L'Initiation

CAHIERS DE DOCUMENTATION
ESOTERIQUE TRADITIONNELLE

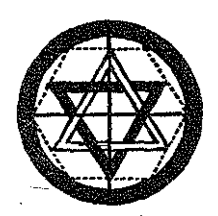
ORGANE OFFICIEL DE L'ORDRE MARTINISTE

Revue fondée en 1888 par PAPUS (Dr Gérard ENCAUSSE)

Directeur et Rédacteur en Chef
Dr Philippe ENCAUSSE

— 1952 —

SOMMAIRE



42e Année — N° 3
(Nouvelle série)

Trimestriel. - **5 F**
Juillet-Août-Septembre 1968

A NOS FIDELES LECTEURS ET AMIS

Si vous ne l'avez déjà fait
Souscrivez votre réabonnement
pour 1968

Pour l'année 1968 — 1 numéro par trimestre :			
Abt. normal	15 F	— Etranger	18 F
Sous pli fermé :			
France	18 F	— Etranger	20 F

Versements par chèque bancaire, *mandat-poste* ou virement postal au compte n° 17 144 83 — PARIS, à l'ordre de :

ORDRE MARTINISTE - Revue « L'INITIATION »
46, Boulevard Montparnasse — 75 - Paris (15°)

CHANGEMENT D'ADRESSE

Dans un but de simplification et *d'accélération des envois de la revue, il est* demandé à ceux de nos abonnés qui ont changé ou qui changent de domicile de bien vouloir retourner directement au Secrétariat de la Revue, 46, Bld Montparnasse à Paris, l'enveloppe *ayant contenu le dernier* numéro de la revue. L'ancienne adresse imprimée sur ladite enveloppe devra être barrée et la nouvelle devra être inscrite au-dessus. Cette documentation (ancienne et *nouvelle adresse) est indispensable* à la Maison qui assure le routage de la revue.

D'autre part, quel que soit le moyen utilisé pour faire connaître votre changement d'adresse, il vous est demandé de bien vouloir joindre la somme de 0,90 F (timbres ou coupon) *pour frais d'établissement* d'une nouvelle plaque.

Merci pour votre aide !

Le Directeur-Gérant : Philippe ENCAUSSE, 46, boulevard du Montparnasse, Paris-15e
Cert. d'inscr. à la Csion paritaire du papier de presse du 6-2-53 n° 26/285
Imp. Bosc Frères, Lyon - Dépôt légal 4e trim. 1968 n° 4535

L'Initiation

CAHIERS DE DOCUMENTATION ESOTERIQUE TRADITIONNELLE

46, Boulevard du Montparnasse, Paris-15e
FRANCE (75)



Dépositaire Général : A. VILLAIN - Les Editions Traditionnelles (Ancienne Librairie CHACORNAC Frères) 11, quai St-Michel, Paris-Ve - Tél. : ODE. 03-32 - C.C.P. : PARIS 568-71

Chaque rédacteur de L'INITIATION publie ses articles sous sa seule responsabilité.

PENSÉES...

« Chacun des Membres de cette grande chevalerie de l'Idéal que constitue l'Ordre Martiniste, chacun des soldats du Christ formant nos groupes et nos loges, travaille de son mieux à l'évolution spirituelle de ses frères, autant qu'à celle des profanes. »

(PAPUS. - Préface de la réédition du « Tableau naturel des rapports qui existent entre Dieu, l'Homme et l'Univers », de Louis-Claude de SAINT-MARTIN. Paris, 1900.)

« Garde ta pensée de l'orgueil, car l'orgueil vient toujours de l'ignorance. L'homme qui n'a pas la connaissance s'imagine qu'il est grand, qu'il est l'auteur de telle grande action ; l'homme sage sait que Dieu seul est grand et que toute bonne œuvre est l'œuvre de Dieu seul. »

(J. KRISHNAMURTI).

⁂

« On est au bout de ses peines lorsque l'on est heureux de ses peines. »

(Le Maître PHILIPPE, de Lyon).

⁂

« Ce n'est point assez d'avoir de l'esprit, il faut aussi avoir de la spiritualité. »

(Louis-Claude de SAINT-MARTIN).

⁂

« A force de dire : notre père, espérons que nous entendrons un jour dire : mon fils. »

(Louis-Claude de SAINT-MARTIN).

APRES LES EVENEMENTS DE MAI

Contrairement à ce que les administrations gouvernementales et syndicales françaises auraient voulu faire croire, ce n'est pas un épisode de crise économique que nous avons vécu en mai-juin dernier, mais la manifestation explosive d'une crise de civilisation.

Les jeunes qui, aussi bien dans les écoles que dans les usines, sont à son origine, ne réclamaient pas plus d'argent ni même de bien être, mais un rôle et des responsabilités dans notre Société. C'est pour nous un signe caractéristique de notre temps. Le passage de l'Ere des Poissons à celle du Verseau exige « une nouvelle forme d'Amour aux dimensions de la Terre » (1). Nous venons d'assister à une tentative — plus ou moins consciente — de sa promotion.

Après le pain, le beefstak et la maison, tout homme normal désire accéder à la culture et aux responsabilités. Et il y a droit.

Pour le Pélerin sur le Sentier, les mouvements sociaux sont des signes du Royaume de Dieu. Ainsi la décolonisation, comme la modernisation industrielle et économique lui sont-elles apparues comme une action cosmique des puissances divines (les causes secondes) en faveur de la Justice. Le désir de participation à tous les rouages de l'administration de la Cité est la manifestation d'un réflexe de liberté et de raison, qui est le réflexe créateur fondamental. Ne jetons pas la pierre aux révolutionnaires. Eclairons-les.

La participation à la dynamique créatrice est à la base du Grand Arcane. Eliphas Lévi nous l'a rappelé. Avec la Justice, la Liberté et la Raison constituent les trois colonnes de l'action divine et humaine dont le Christ a opéré la synthèse pour nous la proposer. Tout homme ou tout régime qui veut briser une de ces colonnes, justifie une action révolutionnaire. L'initié du XXe siècle ne peut rester étranger à ces problèmes. Et la révolution préalable à toute autre doit-elle sans doute s'effectuer d'abord dans les mentalités. Comprendre le monde ; se situer par rapport à lui ; s'y insérer pour le maîtriser. Penser, apprendre, agir, c'est aussi prier. Et c'est notre devoir.

Si la culture elle-même est remise en question, comment nous, qui promouvons la Connaissance comme indispensable à l'assomption de l'homme, pourrions-nous rester étrangers à son renouvellement. Et pouvons-nous sans trahir la hiérar-

(1) Teilhard de Chardin.

chie des valeurs que nos maîtres nous ont enseignée, rester indifférents aux efforts déployés par les générations montantes pour remettre la technique et l'argent au service des hommes ?

Reste à opérer le choix des méthodes.

La violence n'a jamais rien résolu par elle-même. Quand bien même une révolution nous apparaîtrait-elle comme une nécessité historique, elle doit rester pour nous un geste d'indépendance et de maturité spirituelle.

Pourquoi détruire sinon pour édifier selon les règles de l'Architecture ? Et l'on ne construit pas dans la dispersion. Aussi bien dans sa préparation indispensable, que dans sa planification préalable et nécessaire, l'action révolutionnaire restera toujours pour nous non-violente, car les Soldats du Christ sont les Soldats de la Paix. Paix dans les esprits, dans les cœurs, dans la Cité. Voici le triple objet de notre révolution permanente.

« Les chances de révolution pacifique sont liées à la prévoyance de la classe dirigeante », a dit Camilo Torrès ; que ceux qui parmi nous en font partie ne l'oublient jamais. L'homme ne peut finalement avoir avec Dieu que des rapports analogues à ceux qu'il entretient avec son prochain — et réciproquement.

Devant les artisans d'une mutation fondamentale, nous ne pouvons que manifester les traits du Dieu de Grâce : Celui qui vient à l'heure des grandes novations casser les rapports de domination et de sujétion, éliminant ainsi les idoles et leur culte.

Il faut surmonter la peur devant toutes les formes de changement. Si la crainte apparaît plus forte que le sens des responsabilités, cette crainte émane du péché du monde qui est la soumission aux forces fondamentales de l'entropie. Les seules puissances qui nous en libèrent sont la Foi et l'Espérance. Ces puissances engendrent la Charité qui est la Vérité dans la Justice et qui nous a été révélée par la résurrection du Christ.

Les vrais facteurs de violence sont ceux qui blessent la Justice et empêchent la Paix.

Le choix de la non-violence n'est nullement un choix de faiblesse et de passivité. Plutôt qu'à la force des coups et des meurtres, c'est croire à la force de la Vérité, de la Justice et de l'Amour, dont nous avons choisi, derrière Louis-Claude de Saint-Martin, d'être le canal sur notre Terre.

C'est ainsi, croyons-nous, qu'il nous faut penser aux événements de mai 1968, et nous préparer à leurs inéluctables lendemains.

MARCUS.

LE CHRISTIANISME

Dans le n° 3-4 (juillet à décembre 1967) de l'INITIATION, nous avons reproduit un texte de PAPUS sur la Voie mystique. *De nombreux lecteurs ont tenu à dire leur satisfaction au sujet de cette fort attachante mise au point.*

Nous croyons utile de faire état, dans le présent numéro de la Revue créée par PAPUS en 1888, d'enseignements de PAPUS relatifs au Christianisme et à Notre Seigneur JESUS-CHRIST. Les pages qui suivent sont extraites de l'édition de 1903 du magistral « Traité Elémentaire de Science Occulte » (1).

Philippe ENCAUSSE.

Le Courant d'Amour-Vivant

Si l'on considère avec le plus grand respect le courant de lumière et de science dérivé de la Kabbale et de l'Hellénisme par Orphée, Pythagore et Platon et un peu aussi par Aristote, il faut bien prendre garde de ne pas commettre une grande erreur en n'attachant pas une importance au moins égale au grand courant d'illuminisme religieux basé sur la pure culture des facultés divines de l'homme, en dehors de toute science et au-dessus de tout enseignement déductif. Les Patriarches, les Prophètes en Israël, le Christ, les Apôtres, certains grands docteurs Gnostiques, les Saints du Christianisme et les Théosophes chrétiens illuminés représentent ce courant splendide auquel nous devons la clef du Trésor céleste, si nous devons la clef du Trésor terrestre au courant précédent.

Et il est intéressant de constater que si Fabre d'Olivet a été le sublime révélateur du premier de ces courants, Saint Yves d'Alveydre a été le profond apôtre du second. C'est par une erreur très grande qu'on pourrait voir des suivants dans ces deux grands esprits, qui chacun de son côté, viennent nous révéler les deux pôles dont l'union constitue l'Eternelle Vérité.

Et nous sommes heureux de remettre ici dans sa vraie lumière et à sa juste place, Saint Yves d'Alveydre, ce chevalier du Christ et des Patriarches qui, possédant toutes les ini-

(1) La reproduction intégrale de cette édition (procédé photo-mécanique) est en vente chez Dangles, Editeur, 38, rue de Moscou, 75 - Paris (8e) (Ph. E.).

tiations, a su demeurer le champion de la communion à Dieu par la Vie par l'Amour formant dans le ciel un seul Principe : l'Amour-Vivant.

Aussi l'auteur des « Missions », Mission des Souverains, Mission des Juifs, Mission des Français, a-t-il créé la Synarchie chrétienne et vivante en face de l'Encyclopédisme du courant purement scientifique, et peut-il compter sur la justice qui sera rendue à son grand labeur et à ses courageux efforts.

LE CHRISTIANISME

Les historiens n'ont pas évité l'erreur que nous venons de signaler et cette faute a été aggravée encore par cette soi disant critique moderne qui, sous l'influence des idées matérialistes, a voulu réduire à son étroit horizon les mystérieuses réalisations du plan divin.

Il faut être historien professionnel pour ne pas se rendre compte qu'une même cause ne peut produire que des effets toujours semblables.

Si le Christianisme n'était que l'œuvre d'un homme vaguement illuminé, fut-il secondé par un organisateur de la valeur de St-Paul, par quelles raisons cet homme aurait-il généré des effets différents de ceux générés par tous les illuminés ses prédécesseurs.

L'histoire s'accorde à reconnaître que le prophète juif *Hillel,* plusieurs années avant Jésus de Nazareth avait entrepris un effort semblable. De plus, il est avéré qu'Hillel avait en main des moyens de réussite autrement puissants que ceux dont disposa Jésus. Si les moyens humains suffisaient d'où vient l'échec d'Hillel qu'on nous présente ainsi :

« Hillel venu de Babylonie à Jérusalem trente-six ans avant Jésus, pauvre et doux est auréolé d'une légende bizarre. Tombé à Jérusalem, un jour las, transi, mourant et ramené à la vie « bien qu'on fût en sabbat » Hillel aussitôt devenu sympathique ; puis recherché à cause de l'élégance de sa parole, de la subtilité de ses discussions, du charme de sa petite voix grêle, de l'étrangeté de sa modestie.

On ne parvenait pas à le mettre en colère ; il ne condamnait que les trafiquants ; il n'admettait à titre de « connaissance » que la Thora ; il ne tenait à rien — n'ayant ni biens, ni femme, ni famille — sauf à « étudier ». Il avait dit que toute loi se résumait à ceci « Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit à vous-même ». Son influence s'étendit rapidement ; on le nomma chef de l'Assemblée (1).

(1) Marius Fontanes, *le Christianisme,* p. 206.

On s'en tirera, il est vrai, en disant que Jésus fut un imitateur d'Hillel, *mais cette habitude de ne jamais chercher* le côté *secret* de l'histoire a fait, dans ce cas encore, commettre bien des bévues.

Certains livres initiatiques enseignent les secrets de cette descente du ciel vers la race blanche. Parmi eux se place au premier rang ce bijou de Valentin « *Pistis Sophia* » (2), auquel nous renvoyons les initiés et par lequel nous avons essayé d'établir *quelques éclaircissements.* De ce livre, nous détacherons au sujet qui nous occupe les simples pages suivantes :

CREATION DU CHRISTIANISME

Involution des principes célestes, venant constituer les individualités terrestres qui vont créer le christianisme.

L'homme possède en lui-même le principe de sa propre ascension. Qu'il réunisse, par un moyen quelconque, son Esprit immortel à la Vertu céleste qui l'accompagne durant sa vie dans le corps physique, et il devient un *participant du premier Mystère,* dira Valentin, un *saint,* dira le catholicisme, un *chrestos ou un christos,* diront les écoles d'initiation du degré élémentaire, il ne *renaîtra plus,* il participera au « Nirvâna », diront les Orientaux et les écoles brahmaniques. Or, ici se cache un piège redoutable qu'il est important de signaler.

● *Toute évolution suppose une ou deux involutions,* tout homme qui devient Dieu nécessite un Dieu qui s'est fait homme, comme l'évolution d'un aliment dans l'intestin, nécessite la descente de deux forces d'origine supérieure : le sang et la force nerveuse.

C'est faute de cette remarque du *courant de sacrifice et d'amour* qui précède la voie rude de l'initiation et de l'évolution de l'âme humaine que les initiations naturalistes d'Orient ont conduit beaucoup de leurs adeptes à croire que « l'état de Christ » était un plan d'existence psychique que tout homme pouvait atteindre, et qui ne nécessitait pas l'effort constant du Principe céleste Christ, seul capable, par son involution, de ramener à lui les âmes évoluées.

De même que la comète, véritable globule sanguin à l'Omnivers, comme dirait Michel (de Figanières), vient à certaines

---

(2) *Pistis Sophia* de Valentin traduit du copte par Amelineau, 1 vol. in-8, Chamuel, 1895.
Clef de l'Ame et de son Salut d'après Pistis Sophia par Papus.

périodes, redonner la vie des centres supérieurs aux familles solaires, de même, *outre le courant constant* d'involution divine et d'évolution des âmes humaines, il faut, à certaines époques, une grande descente Divine, suivie d'une grande montée d'âmes, pour donner à Dieu l'occasion de manifester son Amour absolu en devançant le Temps de la Réintégration de l'Humanité totale.

Ne pas voir l'existence *comme individualité céleste* de la Vierge de Lumière, du Christ et des autres Principes, c'est s'arrêter en route, stationner dans ce *plan mental* qui conduit au panthéisme matérialiste ; mais fermer volontairement les yeux sur l'existence du *plan céleste* que les vertus du cœur, l'amour et la prière atteignent bien plus rapidement que les forces mentales, la critique et le raisonnement.

Avoir uni l'amour céleste, manifesté par la Grâce et la Rédemption à l'amour de l'homme pour le ciel, manifesté par la Prière et le Sacrifice, c'est là tout le secret de la puissance des Chrétiens, des blancs, illuminés par le Christ, et qui sont appelés à régir la Terre entière, le jour où ils remplaceront la loi de Violence par la loi de Tolérance et d'Amour (1).

Valentin va nous décrire la descente des Principes célestes qui viennent préparer le salut de la Race blanche en constituant le Christianisme. C'est là tout un chapitre de cette *Histoire secrète* du Sauveur, réservée, dans les premiers siècles aux initiations les plus élevées. (*Voir plus loin* « Incarnation de Jésus, p. 324).

JÉSUS DE NAZARETH

Il est des sujets qu'on peut traiter sans grande réflexion et au moyen du secours d'une érudition moyenne. Il en est d'autres pour l'étude desquels la crainte de jeter des intelligences dans l'erreur est un obstacle souvent insurmontable.

Quand on traverse la phase d'évolution intellectuelle où le matérialisme semble la vérité intégrale, on bavarde aussi bien sur la question du Christ que sur celle de l'existence de Zoroastre. A ce moment on est très orgueilleux et on sait d'autant moins de vérité qu'on se figure en posséder davantage.

Puis on perçoit un coin de la science vivante, on fouille des masses de livres, on accumule des montagnes de renseignements sur toutes les traditions religieuses, superstitieuses, littéraires ou scientifiques qu'on peut assimiler. On a créé des idées qu'on croit originales en assemblant les écrits les plus divers. On ramasse la poussière des tombeaux pour

(1) Voyez à ce sujet les beaux articles d'*Amo*, dans l'*Initiation* et les autres journaux spiritualistes et dans son livre : *Le Congrès de l'Humanité*, 1 vol. in-18, Chamuel, éditeur.

en bâtir sa petite construction d'enfant. On se nourrit des idées des autres et l'on ne vit pas encore par soi-même.

A ce moment d'évolution, écrire un ouvrage sur le Christ paraît déjà hérissé de mille difficultés, pour ne pas refaire ce qui a été fait cent fois.

Puis l'évolution se poursuit, on prend conscience de la vie sur différents plans, conscience non plus intellectuelle seulement, mais *expérimentale ;* on sort de la métaphysique et de ses stériles classifications, on quitte la poussière des tombeaux pour respirer le principe même qui, jadis anima les ossements, et, en même temps, on prend conscience d'un facteur jusque-là inconnu : *la responsabilité effective* de chaque écrivain vis-à-vis du sens donné à l'esprit de ses lecteurs ; *la responsabilité terrible* de celui qui croît être un maître et qui, se croyant tel, devient responsable de l'évolution des esprits de ceux qu'il choisit comme disciples.

Alors, en face des principes de la vie qu'on perçoit directement, en face des responsabilités effectives que crée le moindre pouvoir, on n'aspire plus qu'à une chose : devenir un pauvre et humble élève, descendre des hauteurs et respecter avec amour ce qui est respectable.

Jésus dans son appel au père dit : *Que Ton Nom soit sanctifié.*

N'est-ce pas dire que ce nom incommunicable ne doit pas être profané ? Que c'est seulement dans les centres purifiée, dans les sanctuaires qu'il doit être révélé ? Que le sanctuaire soit un cœur de pécheur ou un œil de lecteur, peu importe. La profanation ne doit pas être possible dans un centre plus que dans l'autre.

Et le clergé qui se sert de ce nom pour battre monnaie sera peut-être aussi sévèrement jugé que le magicien qui l'utilise pour dompter les esprits nécessaires à la satisfaction de bas instincts. Je dis *peut-être* car nous n'avons pas le droit de juger nous-même notre frère et nous ne savons pas si nous n'avons pas fait tout le mal pour lequel nous demandons condamnation.

Voilà pourquoi la question du Christ est d'autant plus difficile à traiter qu'on a perçu davantage le plan de la science vivante même comme chétif élève et voilà pourquoi M. Renan mesurera très tranquillement le Golgotha avec son parapluie, suivant un mot de l'auteur des *Missions,* alors que Saint Yves dAlveydre déchirera, comme encore insuffisant, le chapitre de la *Mission des Juifs* consacré à Jésus, et voilà quinze ans qu'il le réécrit dans la douleur, la méditation, et l'adoration respectueuse.

Et je saisirai cette occasion qui m'est offerte d'exposer mes idées sur cette question du Christ, d'abord pour le défendre,

comme un pauvre soldat, perdu dans un coin de la bataille, défend son drapeau, ensuite pour expliquer une bonne fois à nos lecteurs comment on peut chercher à être un soldat du Christ, sans être clérical ni bigot, et pourquoi les véritables Rose-Croix et les Martinistes ont toujours soutenu l'identité absolue du Verbe éternel, du Logos et de l'Individu dans lequel le verbe s'est incarné en la personne de Jésus de Nazareth, Dieu venu en chair.

Cette affirmation, à notre époque demande comme corollaire les études suivantes :

1° La personnalité de Jésus a-t-elle existé sur terre ?

2° Jésus est-il un homme évolué ou le Verbe incarné ?

3° Jésus a-t-il une existence métaphysique ou est-il un Principe vivant et actuellement agissant par rapport à nos actions terrestres et à l'histoire des peuples ?

4° Qu'est-ce que la *vie ésotérique* de Jésus et que peut-on dire sur sa *vie non publique ?*

Telles sont les questions soulevées, et sur lesquelles nous dirons quelques mots, car une étude complète demanderait un cadre trop considérable.

1° *La personnalité de Jésus a-t-elle existé sur terre ?*

Supposons que nous parlions à des profanes pour lesquels il faut des preuves de plan physique : car il est impossible à un initié digne de ce nom de nier ce qui illumine le plan Divin, autant qu'il est impossible à un non-aveugle de la terre de nier le soleil.

Nous allons donc faire appel aux preuves historiques et nous nous efforcerons d'être plus difficiles que les plus exigeants des critiques.

C'est à la suite d'un article de Mme H.P. Blavatsky sur la personnalité du Christ dont elle niait l'existence, que j'ai eu le plaisir de faire la connaissance de cette femme extraordinaire qu'était Mme Blavatsky, et que j'ai eu l'occasion de discuter de longues heures sur ce sujet avec elle, à Londres.

Ayant étudié l'ésotérisme chrétien avec un moine du Mont Athos, Mme Blavatsky a parfaitement posé la différence des deux principes *Chrestos* et *Christos* qui sont une des clefs de cet ésotérisme. Mais elle raisonnait autant avec ses passions qu'avec des arguments, et la discussion courtoise que j'ai eue avec elle venait justement de ce fait que, comme Martiniste, j'avais sur le Christ des opinions tout à fait différentes de celles de la plupart des membres de la Société théosophique d'alors.

Or, pour affirmer l'existence de la personnalité du Christ nous allons éliminer en tant que critique :

1° Les Evangiles dont nous ne tiendrons pas compte au point de vue critique pour ce sujet, alors que nous les considérons comme la lumière vivante pour tous les autres ;

2° Les Théologiens et les Pères de l'Eglise avec tous leurs arguments métaphysiques ;

3° Les œuvres des gnostiques et de tous les chrétiens intéressés à soutenir l'existence terrestre du Verbe. Qu'est-ce qui nous reste ?

Les œuvres des païens et celles des ennemis du Christ : les Juifs.

S'appuyant sur Josèphe, Tacite, Suétone on affirme l'existence terrestre de Jésus et de cela nous sommes très heureux. Ce sont là des arguments sérieux ; mais il ne faut pas oublier que certains critiques de mauvaise foi ont prétendu que ces passages étaient *interpolés !*

L'interpolation est un argument très usité dans les Académies. Je ne me rappelle plus quel était l'Egyptologue qui, ne pouvant pas expliquer avec son système un hiéroglyphe, alors que tous les autres du monument s'expliquaient facilement, se demandait si ledit hiéroglyphe n'était pas *interpolé ?* Une interpolation gravée à 10 mètres de hauteur sur un obélisque ! Comme c'est beau !

Or, je signalerai un texte un peu connu qui ne peut pas être considéré comme interpolé puisqu'il ne figure que dans les œuvres des ennemis de Jésus : les Talmudistes, et que ledit texte se réfère uniquement à une question de jurisprudence. Voici ce texte :

« Talmud de Babylone (*Synhedrin*, p. 67), Talmud de Jérusalem (*Sanhedrin*, VII, XVI, p. 25) traitent de ce mode de témoignage dans les procès criminels et, en les présentant comme loi traditionnelle, ILS CITENT SEULEMENT LE PROCÈS DE JÉSUS dans lequel il a été mis en usage ».

(Graetz. *Sinaï et Golgotha*, p. 338, cité par Hippolyte Rodrigues, *Le Roi des Juifs*, p. 245).

Ce texte a une importance capitale, car il prouve péremp*toirement l'existence du personnage qui a été l'objet de cette* jurisprudence toute spéciale.

Outre ce document, il y a celui sur lequel s'appuie Eliphas Lévi et qu'on croit essénien. C'est un livre écrit par les rabbins de la Synagogue contre le Christ et il s'appelle le « Livre de l'Imposteur », *Sepher Toldos Jeschouah*. Il est tout à fait pharisien et absolument antichrétien. Toutes les histoires ignobles et les calomnies portées contre Jésus et sa famille sont puisées dans ce recueil. Mais tout mauvais qu'il soit, il

affirme, de par le témoignage des ennemis mêmes du Christ, deux faits importants :

1° L'existence, en tant qu'individu, du Christ ;

2° La réalité de ses miracles.

En résumé, si nous abandonnons aux critiques les Evangiles, les Théologiens, les Pères de l'Eglise et les Gnostiques ainsi que tous les Chrétiens, il nous reste la preuve absolue de l'existence historique de Jésus fournie :

1° Par les païens ;

2° Par les rabbins contemporains ;

3° Par le Talmud.

Cela nous suffit.

***

2° *Jésus est-il un homme évolué ou le Verbe incarné ?*

Dans toutes les écoles rattachées de plus ou moins loin à la tradition orientale et, par suite, non chrétienne, de même que dans beaucoup de centres pythagoriciens, on dit aux néophytes ceci :

« Tout homme possède en lui une étincelle divine venue du Logos ou Verbe divin. Il suffit de développer cette étincelle pour devenir Christ. Jésus a fait ainsi et il est un homme évolué à son maximum. Voilà tout. »

C'est d'après cette tradition que Jésus aurait été chercher en Orient un centre capable de lui développer son étincelle divine.

A notre avis, et d'après tous les renseignements des véritables Rose-Croix et des fraternités occidentales, c'est une erreur.

Pour les Hermétistes illuminés comme pour Jacob Bœhm, Swedenborg et Claude de Saint-Martin, Jésus est le Principe-Verbe involué, c'est-à-dire venu en chair et non pas une chair humaine divinisée.

Leur opinion, outre le résultat des visions directes dans l'invisible dont nous ne parlons pas ici par principe, est établie sur ce fait que, seul de tous les révélateurs venus sur terre, Jésus a passé à travers la mort et est revenu *dans le même corps qui avait subi la mort terrestre,* montrant ainsi le néant des terreurs humaines concernant ce passage d'un plan à l'autre. Ni bouddha, ni Moïse, ni aucun de ceux qu'on a voulu mettre en parallèle avec le Réparateur et qui étaient, eux, des hommes évolués, aucun de ceux-là n'a pu franchir la porte des morts et revenir dans la même enveloppe charnelle. Par la réincarnation, par la substitution des corps, il

est possible de continuer une vie physique comme le fait le Dalaï-Lama ; mais le principe de l'existence peut seul animer de nouveau un corps blessé et torturé, car il ne s'agit pas ici d'une léthargie volontaire comme ont essayé de l'insinuer les critiques déconcertées par cette résurrection.

Le fait énoncé, il est nécessaire de parler de cette objection que l'Absolu ne peut pas se particulariser et que le Verbe ne peut s'incarner dans un point de l'espace et dans un cycle du temps.

Cette objection aurait peut-être quelque valeur si le temps et l'espace, tels que les conçoivent les homes incarnés, existaient par l'Absolu et si Jacob Bœhm lui-même n'avait pas insisté pour expliquer que tout ce qu'il décrivait avec les formes de temps et d'espace terrestres ne s'accomplissait sans aucun de ces facteurs en l'Absolu.

Le Verbe peut venir manifester son Principe dans un point de l'espace sans cesser en rien d'être en l'Absolu, puisque ce point particulier se confond à tous moments avec lui-même. Claude de Saint-Martin a consacré bien des pages à montrer que l'homme de chair matérialisé par la chute de l'Adam Kadmon ne pouvait être « réparé en son essence que par un Principe non humain venant se fondre avec sa nature ». Et, par cette fusion, le Principe accepte toutes les conditions d'existence terrestre, y compris l'oubli du plan divin et l'angoisse de l'abandon du Père. Pour bien résoudre ce problème, il faudrait savoir si un seul corps physique suffit à la force et à l'activité de l'esprit d'un homme, et cela, nous ne le savons pas. Nous répondrons plus tard à l'objection tirée de l'histoire de Krishna, objection dont l'Archéomètre de Saint-Yves d'Alveydre montre toutes les clefs.

A l'Ecole de Lyon, le Dr Philippe a fait l'expérience suivante pour montrer l'inanité du temps et de l'espace dans un certain plan : il a fait tirer un coup de fusil vers un arbre où il n'y avait rien et un oiseau qui se trouvait assez loin derrière le tireur a été atteint comme si on avait tiré dans le sens diamétralement opposé. Le même maître m'a permis, lors d'un de mes derniers voyages, de faire toucher à une jeune fille le front de sa sœur malade qui se trouvait à 2 kilomètre de distance, et de la guérir par ce procédé. Cette action au loin est connue de beaucoup de magnétiseurs et c'est un pouvoir des plus rudimentaires. Sa théorie est seule intéressante pour le sujet qui nous occupe.

*
**

Jésus a-t-il une existence, métaphysique ou est-il un Principe vivant et actuellement agissant par rapport à nos actions terrestres et à l'histoire des peuples ?

Beaucoup de personnes se figurent le Verbe comme un Principe placé au-dessus des nuages, auquel on parle rarement en se mettant à genoux et en lui disant des paroles qu'on récite par cœur sans les penser et surtout sans vérifier si elles correspondent bien à nos pensées. D'autres, fréquentant assidûment les Eglises, pensent qu'il a délégué, depuis sa venue sur terre, tous ses pouvoirs aux prêtres et particulièrement aux prêtres catholiques, et que désobéir à ceux-ci c'est désobéir à Dieu. Enfin, les esprits plus éclairés admettent bien une action du plan divin sur les bonnes actions et les bonnes pensées ; mais ne vont pas plus loin.

Lacuria dans les « Harmonies de l'Etre exprimées par les Nombres » donne des éclaircissements très importants pour son chapitre de la Personnalité de Jésus. Il y aurait vu surtout que le Verbe créateur est un Principe intimement lié à toutes les manifestations vivantes de la nature et que rien ne recevrait la vie sans un sacrifice permanent du Père, rien ne recevrait la faculté d'action et de réflexion créatrice sans un sacrifice permanent du Verbe, et rien ne recevrait la lumière de la sensibilité et de l'intelligence sans une action constante de l'Esprit divin.

Et qu'on ne vienne pas ici nous accuser de panthéisme, car ces actions et ces assistances du divin se font en dehors de sa personnalité propre, comme la mère qui allaite son enfant n'est pas forcée d'être l'intelligence de cet enfant tout en lui donnant la vie et la faculté de croître.

Il découle de là qu'être chrétien ce n'est pas seulement écouter un prêtre ou un pasteur une fois par semaine et faire consciemment mourir ses frères par la faim ou par la calomnie les six autres jours. Ce n'est pas non plus marmotter des prières en faisant les yeux blancs dans une église. C'est vivre effectivement les enseignements du Christ écrits dans la lumière invisible de la terre depuis sa création et c'est les vivre autant individuellement que socialement.

La femme du peuple qui n'a qu'une soupe et qui la partage avec les enfants de sa voisine qui crient famine est plus chrétienne que la mondaine qui va écouter la messe pour montrer une belle toilette et qui donne un sou, en sortant, au pauvre officiel de l'église.

Et comme tout est vivant, nos actions comme nos pensées et nos désirs, l'enfant de la femme du peuple, s'il est malade, sera guéri à la moindre demande tandis que l'enfant de la mondaine sera presque impossible à sauver malgré les neuvaines, les bénédictions d'évêque et les consultations des professeurs de médecine

Car le principe qui s'est incarné en Jésus de Nazareth n'a pas quitté le plan physique, qu'il soit terrestre ou autre, et il est toujours là pour guérir la femme du peuple qui, se sachant rien du tout, vient toucher son vêtement. Il en est de même en social.

Un peuple qui en égorge un autre est un cambrioleur social qui assume une responsabilité terrible devant la vie-principe. Mais les peuples qui laissent égorger le faible sans intervenir sont aussi coupables presque que l'assassin, et chacun des habitants de ces peuples sera responsable dans sa santé, dans celle de ses enfants et dans sa fortune, car le ciel ne connaît pas l'hypocrisie qui se croise les bras derrière l'apathie des gouvernants.

Quand la guerre fera chez nous les ravages qu'elle fait dans l'Afrique du Sud, il sera trop tard pour se plaindre, et c'est nous tous, Européens, qui l'auront voulu, en croyant gagner du temps et jouer un bon tour à son voisin.

Que ceux qui ont des yeux pour voir regardent et ils verront quel est le nom dans l'Invisible du principe, qui permet à une poignée de paysans chrétiens de résister aux soldats et aux canons des financiers d'Europe et de répondre par la clémence et la prière aux barbaries et aux blasphèmes des envahisseurs.

Que ceux qui ont des oreilles pour entendre écoutent dans l'Invisible, et ils entendront la voix du Seigneur de la terre appelant les puissants et les forts au secours ou au jugement.

Mais laissons là ces choses ; nous avons voulu non pas démontrer, mais *faire sentir* l'action constante de ce principe. C'est un peu de la vie ésotérique réelle de Jésus.

Qu'est-ce que la Vie ésotérique de Jésus et que peut-on dire sur sa vie non publique ?

Quand la terre a été créée et est devenue capable d'être peuplée par l'humanité, chaque race a reçu la promesse d'une libération de ses chaînes et de ses voiles de chair — par l'intervention du principe créateur.

Claude de Saint-Martin a mystiquement exprimé ce fait par la figure suivante dans laquelle 1 représente Dieu, 4 l'homme et 0 la matière.

Avant la chute tout était séparé : 1, 4, 0.

Après la chute et avant la réparation nous avions :

1 (4)

D'après la venue du Réparateur nous obtenons : 

Dans l'Invisible le nom du principe réparateur est écrit depuis la constitution de notre planète, et l'archéomètre de

Saint-Yves d'Alveydre détermine exactement que ce nom, dans toutes les civilisations, est celui de Jésus.

Dans l'Inde, l'archéomètre nous montre que le Principe s'est appelé Ishwa, le Sauveur, d'où Ishwa-Ra, le Sauveur-Roi qui, plus tard, est devenu par analogie des contraires *Shavi* et *Shiva.*

En Egypte, il a été appelé Oshi le Seigneur, I Oshi-Ri le Seigneur-Roi. Les Païens le connaissaient sous le nom de Iaccos, et nous arrêtons là ces digressions pour ne pas être indiscret vis-à-vis du travail admirable que le marquis de Saint-Yves mit au point depuis plusieurs années et qui constituera vraiment la clef du Verbe en action.

Il était donc impossible à un véritable voyant ou à un vrai prophète de n'importe qu'elle religion de lire dans « l'âme » invisible de notre planète, sans voir apparaître le nom du Sauveur, du Réparateur et de l'histoire de son sacrifice rédempteur.

Chaque race a traversé son cycle d'initiation qui la conduisait à la connaissance de ces mystères du Verbe devant s'incarner. Ce cycle comprend trois phases :

1° La phase d'initiation instinctive par les voyants ;

2° La phase d'initiation célébrale par les prophètes et les légistes ;

3° La phase d'initiation cardiaque par *un envoyé de l'appartement du Verbe,* ou par le Verbe venu en chair.

Enfin, hors du cycle, la reprise, par une autre initiation, des éléments qui n'ont pas été capables de participer à la révélation précédente.

Ces trois phases sont vraies parce qu'elles se reproduisent partout, même dans le développement du corps humain ou embryologie, où nous voyons l'ectoderme et l'endoderme naître avant le mésoderme, et le bras et la main naître avant l'avant-bras, ce qui indique bien que le cycle intermédiaire ou cardiaque naît le dernier, dans toutes les phases.

Si nous considérons seulement deux races : la jaune et la blanche, nous verrons que par la première le cycle instinctif est enfermé dans la période prévédique, le cycle intellectuel dans la période védique avec les lois de Manou (Manou-Numa-Minos-Moïse-Emmanuel, noms divers de ce cycle), et le cycle de la révélation du Verbe dans la période de Krishna et du dernier Bouddha.

Dans la race blanche, le cycle de révélation directe a été celui des Patriarches avec Abraham et Melchissédec, le cycle intellectuel celui de Moïse, et le cycle verbal, celui de Jésus.

Mahomet et l'Islam sont venus reprendre en son œuvre les éléments placentaires de toutes les races, noires, jaunes, blan-

ches, qui étaient désorbitées et qui doivent rentrer plus tard dans le cycle du Verbe.

Nous jugeons inutile de montrer que chaque section de race a vu se reproduire par elle les lois embryologiques générales. C'est le cas pour les Druides, les Etrusques, etc.

C'est donc en ignorant l'existence de ces cycles et en confondant l'évolution d'une race avec celle d'une autre qu'on en arrive à chercher à établir un parallèle ou une hiérarchie entre les divers révélateurs et à se disputer pour savoir si Manou est supérieur à Numa ou à Moïse. C'est là une question absurde pour l'initié qui sait que le même principe, celui du Père, a envoyé ces diverses manifestations de son appartement.

De même pour Jésus qui s'est révélé progressivement aux diverses races, jusqu'au moment où il s'est manifesté en personne dans la race synthétique ou blanche.

Considérer Jésus comme un homme évolué jusqu'au centre verbal et ayant fait ce que d'autres ont fait ou ce que d'autres feront sur terre, c'est agir en philosophe profane, en amateur de Sophie plus que de Sophia c'est faire de l'exégèse enfantine, car cela conduit à enseigner mystérieusement que Jésus ayant réfléchi s'est réincarné pour venir diriger, dans un corps de jaune, une société d'Anglo-Américains. C'est de la dégénérescence et de l'enfantillage, car le Réparateur de la race blanche n'a pas à involuer pour faire encore une œuvre antérieurement faite par un envoyé de son plan.

L'histoire nous montre, en effet, que chaque révélation cyclique s'est faite en même temps pour toutes les races terrestres, car nous voyons un premier cycle manifester en même temps Krishna le premier Zoroastre, Fo-Hi, Abraham et Sanchoniaton, un second cycle produire Foe (Sakya), le deuxième Zoroastre, Moïse et Orphée, et un troisième produire Son-Mon, au Japon, Lao Tzée, et Kang Tzée en Chine, le quatrième Bouddha (Gautama) dans l'Inde, Daniel et Esdras chez les Hébreux, Pythagore en Grèce, et Numa à Rome. Les historiens peuvent ignorer ces coïncidences, les fraternités initiatiques les connaissent, et cela suffit.

Seul le cycle de Jésus est personnel : aucun autre révélateur ne vient en même temps dans les autres races ; quand le Roi vient lui-même, la multiplicité des ambassadeurs devient inutile.

Que ceux qui ont les yeux et les oreilles ouverts regardent et écoutent dans l'invisible, et ils comprendront.

La lumière générée par Jésus dans « l'aura de l'Univers matériel » est si grande, son action d'avoir ouvert un chemin aux Esprits dans les barrières zodiacales est si évidente pour tout « illuminé » que chaque race a voulu accaparer un peu de cette action, comme venant d'elle-même.

De là, la prétention des Jaunes que Jésus est allé *s'initier* chez eux ! Qu'ils racontent cela à des historiens ou à des amateurs d'exégèse, mais pas à des membres d'écoles où l'on apprend à vérifier l'histoire dans l'invisible, où l'on réduit les affirmations des hommes vivants sur un seul plan à leur seule valeur terrestre.

La vérité est que les lois d'évolution sont personnelles à chaque race et que chaque race est attachée à un continent dont elle suit les phases de vie et de sommeil. Quand un continent s'effondre en Occident, un autre naît en Orient, et ce n'est pas pour faire seulement plaisir aux poètes que le soleil éclaire chaque moitié de la terre séparément c'est pour répondre d'avance aux prétendues révélations dites « ésotériques » qui voudraient nous faire avaler des fois faites pour d'autres.

Oui, les Jaunes ont été les initiateurs terrestres, sous la conduite directe de Jésus : Iswha-Ra, il y a vingt mille ans, quand les Noirs et les Rouges, venant d'être supplantés par les Blancs, naissaient à la lumière. Oui, à cette époque, l'Asie était la grande initiatrice et c'est sur elle que reposait le pôle magnétique de la Terre.

Mais, depuis, ce pôle s'est déplacé et, avec lui, le centre véritable de la révélation. Est-ce une illusion ou est-ce de la Magie noire produite par cette « Loge des Invisibles » de bouffonne invention, que de croire que depuis les Plateaux de l'Inde on a vu le pôle de lumière s'arrêter successivement en Perse, en Egypte, en Grèce, à Rome et en France ? Il est dirigé en ce moment vers l'Amérique.

Est-ce une illusion de croire que les Indous sont en période de Kali-Youg, d'âge noir, puisqu'ils sont sous le joug de Blancs et que leur pays est occupé par « les barbares d'Occident » ?

Et, comme le soleil n'éclaire pas en même temps l'Orient et l'Occident, ainsi les lois d'évolution y sont différentes. Nous sommes en évolution grâce au Christ, nous nous élevons vers la lumière de l'Esprit à travers les meurtres, les guerres et les luttes, mais nous ne sommes pas soumis aux lois des Jaunes, dont je respecte la sagesse et le musée intellectuel, mais dont je dénie absolument toute influence sur notre race.

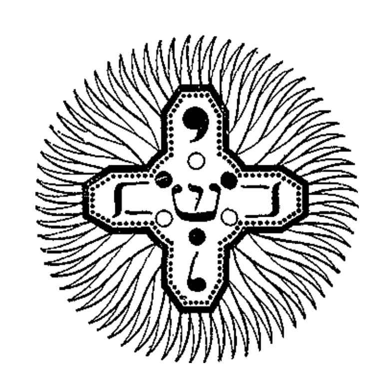
Voilà pourquoi Jésus n'avait rien à faire chez eux. Le Principe de toute forme, de toute lumière, de toute parole, n'avait pas à aller reprendre contact avec son essence, à trouver les races antérieurement évoluées par lui. Il avait à parcourir les divers centres terrestres habités par la race blanche, et il l'a fait pendant sa période d'existence, non encore révélée historiquement. Je n'ai pas le droit d'en dire plus long, car j'ai peut-être déjà été trop bavard, mais je serais heureux de voir ceux qui prétendent lire les clichés « Kamamanasiques » continuer ma démonstration. Ils verront alors com-

ment un Occidental peut avoir de vrais maîtres et comment il peut être chrétien sans être forcément clérical ni jésuite.

Il y aurait, comme complément de ces idées, à voir si l'influence de Jésus ne s'est pas continuée sur le plan physique par des Esprits venus de son plan (ou de son appartement) d'une part, et par des humbles et des modestes incarnés, élevés jusqu'à lui par la voie de l'angoisse et de la douleur. Nous aurions à voir ce que peut être un vrai chevalier du Christ en dehors de tout cléricalisme, et cela nous amènerait à voir pourquoi toutes les initiations de Rose-Croix ont un rituel strictement chrétien, bien que déclarant que le Pape est plus souvent la représentation de l'Anté-Christ que de tout autre principe. Mais tout cela allongerait par trop cette étude.

Il est défendu à un soldat de laisser confondre les ennemis avec ses propres troupes, et il doit donner l'alarme, sous peine d'une grosse responsabilité personnelle. Aussi nous avons été forcés d'expliquer à nos lecteurs nos idées bien nettes sur ce sujet brûlant... et vivant.

En terminant cette étude nous tenons à déclarer que les idées que nous avons exposées nous sont personnelles et que, seul, nous devons en porter toute la responsabilité, en dehors de toute société ou fraternité. L'Ordre martiniste tend à faire des chevaliers du Christ ; il n'est pas dogmatique, et chacun y développe librement sa conscience et son cœur. Mais nos lecteurs doivent comprendre que ses membres n'auraient plus de raison d'exister s'ils ne cherchaient pas de toutes leurs forces à faire rendre au Réparateur, au Conducteur de l'Humanité vers le Père, au Christ de Gloire, l'honneur et le mérite qui lui sont dus dans tous les plans. En faisant cela, nous ne faisons qu'un peu de notre devoir, car nous n'avons le droit ni de juger, ni de condamner les contradicteurs, nous ne pouvons que les amener dans le plan de lumière, et le ciel fera le reste.



« Comme Jésus nous a aimés, nous aussi, aimons-nous les uns les autres. »

DIRECTIVES (1)

Il est bien difficile d'échapper à la séduction du mystère. Je me souviens que, dès le début de mon séjour aux Indes, les adeptes à qui je m'étais adressé me prévinrent loyalement. Ils m'expliquèrent que j'avais tort de chercher au loin des symboles étrangers, tandis que ma religion natale m'en fournissait d'admirables ; ils m'affirmèrent que notre seul Maître perpétuel, à nous Européens, c'est Jésus, et que l'attente de ceux qui se confient à Lui ne saurait être déçue. Or je gardai ces paroles durant des années dans ma mémoire, sans les « entendre » ! Comme on a tort de ne pas essayer de vivre en s'oubliant, et au moral et à l'intellectuel ! Quand ces brahmanes me parlèrent de la sorte, si j'avais mis de côté l'idée préconçue qu'ils voulaient m'éconduire, ces deux minutes de présence d'esprit m'auraient fait gagner des années qui ne reviendront plus...

Sous quelque jour que je considère les actes et les paroles de Jésus-Christ, je ne puis que prendre en pitié les imaginations indécentes et les sottises qu'on a écrites sur Lui. Les brahmanes eux-mêmes ont haussé les épaules quand je leur ai dit que beaucoup de spiritualistes occidentaux croient à l'initiation de Jésus chez les Esséniens, les Egyptiens ou les Lamas ; que les spirites Le représentent comme un médium, les magnétiseurs comme un du Potet avant la lettre et les occultistes comme un mage ; qu'ils prétendent tous arriver à Sa hauteur, sans compter ceux qui se mettent au-dessus de Lui, parce qu'ils sont venus deux mille ans plus tard !

Tout est dans l'Evangile ; il recèle toute la sagesse des Védas, des Oupanishads, des Kings, des Avestas, du Zohar et du Coran. Bien plus encore, nulle autre part, dans notre système solaire, là même où resplendissent des civilisations auprès desquelles la nôtre n'est qu'une barbarie de Fuégiens, dans aucun de ces radieux séjours dont les habitants nous sembleraient des dieux, il n'existe de livre qui contienne plus de science et de mystères que l'Evangile.

Mais, par l'admirable élasticité de l'Esprit qui en sature les pages, ce livre garde seul ses secrets ; il ne les dévoile qu'à celui qui se fond, en quelque sorte, de tout son cœur et de toutes ses forces, dans l'Être de Lumière qui en est le véritable auteur. C'est pour cela, et aussi parce qu'il est à la portée de tout le monde, qu'il n'est besoin ni de longues études ni de pénibles voyages pour se le procurer, que les savants, les philosophes et les occultistes le connaissent peu et le tiennent en général en piètre estime.

SÉDIR (*Initiations*).

---

(1) Extrait du Bulletin des « *Amitiés Spirituelles* », n° 75, juillet 1968.

Dr E. LALANDE et QUENAIDIT

DEUX EX-LIBRIS : MAÇONNIQUE ET CABALISTIQUE

AVANT-PROPOS

I

La double étude qu'on s'honore d'avoir exhumée et d'offrir ci-après, en seconde édition, aux lecteurs de *l'Initiation,* a été publiée pour la première fois dans le *Bulletin de la Société archéologique, historique et artistique « Le Vieux Papier »*, mars 1905, pp. 84-91. Un tiré à part en fut exécuté, auquel sa couverture et son titre, spécialement composés, assignent pour éditeur, lieu et date : A. Saffroy, libraire-éditeur, Grande-Rue, 73 (Villa 23), Le Pré-Saint-Gervais (Seine), 1905 (1).

Grâce à la très cordiale autorisation de notre cher ami Roger Lecotté, président du « Vieux Papier », et de son secrétaire général, M. André Desfeuilles, les pages qui suivent procurent le texte exact et intégral de l'article précité, ainsi que la reproduction des deux ex-libris dont les clichés illustrent l'original (2).

Cependant, quelques lignes anonymes, imprimées par la rédaction du *Bulletin* afin d'introduire l'article, trouveront leur place normale dans le présent avant-propos. Les voici.

Notre confrère M. A. Saffroy, se promettait, depuis longtemps, de faire étudier, par des personnes compétentes, les ex-libris maçonniques, cabalistiques et occultistes qui, le plus souvent, en raison de leur incompréhensibilité, étaient rebutés par les collectionneurs.

C'était là un but méritoire dont nous félicitons notre collègue, car il faut toujours considérer qu'une collection n'est intéressante que lorsqu'*elle est complétée par l'étude des pièces qu'elle renferme.*

Il a eu la main singulièrement heureuse en trouvant deux de nos collègues, très versés dans des sciences bien peu connues, pour expliquer avec des détails aussi précis les ex-libris reproduits (3).

---

(1) La Bibliothèque nationale conserve un exemplaire de cette brochure de 10 pages in-4° sous la cote : 4° Q pièce 300.

(2) Les symboles astrologiques des planètes et les caractères hébraïques, qui figurent dans la première édition, ont été, dans celle-ci remplacés par leurs noms respectifs écrits en toutes lettres.

(3) *Loc. cit.*, p. 84 ; p. 3 du tiré à part.
J'avais espéré que les archives du « Vieux Papier » renseigneraient sur les rapports de Lalande et de Quenaidit avec cette société, en général, et, en particulier, sur les circonstances où leur article fut sollicité, rédigé et publié dans son *Bulletin*. Las, ce *Bulletin* constitue les seules archives de la société, ainsi que MM. Lecotté et Desfeuilles ont bien voulu nous en informer.
M. Gaston Saffroy, le libraire bien connu, petit-fils et successeur d'Amand Saffroy, qui suscita l'article et en rédigea le chapeau qu'on vient de lire, a très aimablement répondu à la question que nous lui *avions posée : il ne possède aucun document sur notre affaire.*

II

Le premier collègue, notre premier auteur, c'est le Docteur Emmanuel Marc Henry Lalande (1868-1926), alias Marc Haven. Il avait en effet, à l'instar de Papus, tiré son pseudonyme, ou son *nomen* comme on voudra, du *Nuctéméron* d'Apollonius de Tyane. Ainsi, par je ne sais quelle inspiration, la carrière occulte où il s'engagea en 1891 se trouva placée sous le patronage du génie de la dignité. Jamais augure ne fut si vérace, ni auspice si favorable. Plein de savoir non moins que de science, médecin selon le cœur d'Hippocrate et de Paracelse, philosophe dans la lignée des pythagoriciens et des kabbalistes, mais de Socrate aussi ; modeste, généreux et lucide à en souffrir, tel était Marc Haven. Pas davantage qu'aux vanités mondaines, il ne se laissa prendre aux appeaux, souvent compensatoires — misérable sacrilège ! — des grades et des honneurs dits initiatiques. Dans l'Ordre martiniste, il servit le temps où il crut pouvoir servir. Ensuite il se retira, de crainte de tricher [4]. Mais il continua à s'instruire des vérités ésotériques et, le cas échéant, à les enseigner, mais sans abandonner la discrétion convenable.

Marie-Emmanuelle Lalande, sa deuxième compagne [5] et son frère André, logicien notoire [6], et ses amis de toutes sortes ont collaboré à l'ébauche d'un portrait en pied dont la noblesse séduit [7]. Les lettres que j'en ai découvertes dans les archives de Papus [8] renforcent les traits de cette image. Elles y ajoutent l'esquisse de blessures à vif, un trait d'inquiétude cerné d'amertume, une ombre d'angoisse solitaire.

---

(4) Marc Haven avait été appelé à succéder dans le Suprême Conseil de l'Ordre martiniste à Maurice Barrès, membre fondateur et éphémère. Il en démissionna le 4 février 1899.

Quant à l'Ordre kabbalistique de la Rose-Croix, dont Lalande était l'un des directeurs, son activité fut trop réduite et d'ailleurs s'éteignit trop tôt après la mort (1898) de Guaita qui l'avait fondé (1888), pour poser à sa conscience un problème.

(5) Décédée en 1952. Le Dr. Lalande avait épousé en premières noces la fille, prénommée Victoire (1878-1904), de ce Monsieur Philippe qu'il ne cessa de tenir pour un maître.

(6) Décédé en 1965. On lui doit un fameux *Vocabulaire technique et critique de la philosophie.*

(7) Cf. Mme Emmanuel Lalande, André Lalande, L, Chamuel, J, Legras, J. Durand, Justin Maumus, *Marc Haven (Le Docteur Emmanuel Lalande)... suivi de pages rares ou inédites de Marc Haven,* Paris, Editions Pythagore, 1934 ; Victor-Emile Michelet, *Les Compagnons de la hiérophanie,* Paris, Dorbon-aîné, s.d. [1937], pp. 98-104 ; Marie-Emmanuelle Lalande, *Lumière blanche. Evocation d'un passé,* Lyon, 1948 ; Dr. Philippe Encausse, *Sciences occultes ou 25 années d'occultisme occidental,* Paris, Ocia, 1949, pp. 53-56 et *passim* ; du même, *Le Maître Philippe, de Lyon, thaumaturge et « Homme de Dieu »*, nouvelle édition augmentée de nombreux inédits, Paris, Villain et Belhomme - Editions traditionnelles, 1966, pp. 30-31 et *passim* (avec plusieurs photographies).

(8) Cf. « Les archives de Papus à la Bibliothèque municipale de Lyon », *L'Initiation,* avril-mai-juin 1967, pp. 75-91. Au même fonds, de nombreuses autres pièces intéressent, fût-ce incidemment, la biographie de Marc Haven ; surtout dans les dossiers de l'Ordre martiniste, référés *loc. cit.*, p. 80 et p. 84 et exploités dans notre *Tradition martiniste,* à paraître.

L'œuvre de Marc Haven peut encore secourir les élèves de hautes sciences (9). Dommage de n'avoir point ici le champ d'en vanter la rigueur intellectuelle et l'intégrité spirituelle. Mais comment omettre le titre du célèbre *Cagliostro* ? (10). On a discuté, on discutera toujours la notion sacrée — et donc transhistoriographique, sinon transhistorique — du « maître inconnu », qui s'y décèle en filigrane ; mais je doute qu'il puisse jamais perdre sa valeur documentaire.

Victor-Emile Michelet, qui sondait ses gens, a bien parlé du Dr. Emmanuel Lalande quand il écrivit :

« Il fut, toute sa vie, un grave étudiant, paraissant oublier qu'il était un maître » (11).

Maître en gnose assurément, mais aussi maître de bonté.

III

« Quenaidit », est signée la deuxième partie de l'article. Sous ce nom l'auteur reste assez obscur (12). Car il utilisa plutôt, pour publier, son pseudonyme, ou son *nomen*, martiniste et anagrammatique : Tidianeuq.

Or, Quenaidit-Tidianeuq hantait les milieux occultistes du temps de Lalande, c'est-à-dire du temps que Papus en stimulait la pensée et excitait l'action. Nombreux sont ses articles dans *l'Initiation*, première série, et dans *le Voile d'Isis*. De l'admirative sympathie qui le liait au fondateur de ces revues (et de tant d'autres choses arcanoïdes...), voici deux témoignages exemplaires.

---

(9) Pour un premier aperçu bibliographique des ouvrages originaux, traductions, éditions de textes, préfaces, etc..., on superposera les deux listes suivantes : « Œuvres du Dr. Marc Haven » *ap.* Mme Lalande *et al.*, *Marc Haven, op. cit.*, pp. 179-180 et « Du même auteur » *ap.* Marc Haven, *Le Maître inconnu Cagliostro*..., 3e éd., p. 4 ; et on y ajoutera ce dernier livre, ainsi que *le Rituel de la Maçonnerie égyptienne*, référé *infra*, n. 10 ; et la réédition par Daniel Nazir (Nice, Les Cahiers astrologiques) de *la Magie d'Arbatel, traduite pour la première fois du latin de H.-C. Agrippa et publiée avec des notes et une introduction.*

En revanche *Cui lumen ei et amor*, annoncé à paraître dans la liste de 1934, est resté inédit.

Les articles de Marc Haven, dans *l'Initiation*, *le Voile d'Isis* et ailleurs restent à recenser. La tâche serait utile, de même que, plus généralement, une bonne étude d'ensemble sur le personnage important et attachant que fut Lalande.

(10) *Le Maître inconnu Cagliostro. Etude historique et critique sur la haute magie*, Paris, Dorbon-aîné, s. d. [1912]. Nouvelle édition revue et corrigée, Paris, Editions Pythagore, 1932. Nouvelle édition, Lyon, P. Derain, 1964 [*sic* pour 1966 !]. Marc Haven a traduit du latin *l'Evangile de Cagliostro*, Paris, Librairie hermétique, 1910. Réédité à Paris, Editions Pythagore, 1932. Il a préparé pour l'édition et annoté *le Rituel de la Maçonnerie égyptienne de Cagliostro*, publié après sa mort par son disciple Daniel Nazir (Nice, Les Cahiers astrologiques, 1948).

(11) *Les Compagnons de la hiérophanie, op. cit.*, p. 99.

(12) Signalons cependant : L. Quenaidit, *Etude de symbolisme chrétien sur une croix-médaille de Notre-Dame de Liesse*, Laon, Au Journal de l'Aisne, 1899. Cette brochure in-8° comprend un appendice sur la fameuse médaille dite de Boyer d'Agen, chère aux disciples de Sédir, qui passe pour montrer un profil de Jésus-Christ.

Le 27 décembre 1899, Tidianeuq offrit à Papus une copie lavée d'un peu de couleur du portrait gravé de Saint-Martin qu'avait imprimé, cinquante-deux ans auparavant, *le Magasin pittoresque*. Au dos de ce dessin, un envoi porte la date précitée et s'accompagne d'une transcription quasi littérale de la notice qui habille le portrait dans cette revue ([13]).

Seconde marque de fidélité : pour sauvegarder la mémoire du mage parisien, *le Voile d'Isis* publia dans son numéro d'octobre 1922, une lettre au bas de laquelle on lit ces mots : « Deux vrais amis de Papus : Tidianeuq et Marc Haven. Nice, juin 1922 » ([14]).

Il est fâcheux que les historiens de la dernière renaissance occultiste aient laissé dans l'ombre le visage de Quenaidit-Tidianeuq. A cette défaillance, Louis Gastin, notre bon et vieil ami qui joua dans cet opéra tantôt grand tantôt bouffe, et en fréquenta presque tous les acteurs ([15]), portera bientôt remède. Il confiera en effet aux lecteurs de *l'Initiation* ses souvenirs sur Tidianeuq et consorts.

Dès maintenant, une lettre personnelle nous gratifie de ces prémices : « J'ai effectivement bien connu, il y a une cinquantaine d'années, le commandant Quenaidit qui signait Tidianeuq dans *l'Initiation*.

Sous ce pseudonyme, il accepta de faire partie du comité de rédaction de ma revue *le Sphynx*, hebdomadaire illustré des hautes sciences psychiques, spiritualistes et ésotériques, que je fondai à Nice en 1920 et il y publia deux articles originaux sur « Le football, jeu celtique et solaire » et « La cure magnétique dans l'antiquité (l'application de l'aimant) ».

Dans le cadre d'activités qui nous intéresse, il faisait partie d'un groupe de chercheurs attachés à l'étude des radiations humaines et des moteurs à fluide inaugurée notamment par le comte de Tromelin.

Je pourrais à ce sujet rappeler mes souvenirs de l'époque, car je connaissais à peu près tous les membres de ce groupe de recherche et l'objet de leurs études. Parmi eux le professeur Grialou, ingénieur des constructions civiles, le docteur Breton, président de la Société d'études psychiques de Nice à qui j'ai succédé à ce titre... et bien d'autres » ([16]).

---

(13) Le Dr. Philippe Encausse a hérité cette relique ; il la garde pieusement aujourd'hui dans son oratoire. La description que je viens de donner complète et corrige celle qui a paru dans la « Chronique saint-martinienne I » (*Les Cahiers de la Tour Saint-Jacques* V (1961), p. 125).

(14) Le texte de l'article est reproduit commodément, avec un commentaire, par Philippe Encausse, *Sciences occultes...*, *op. cit.*, pp. 287-290.

(15) Ainsi Louis Gastin a bien voulu me fournir naguère de nombreux détails inédits, que je ne laisserai certes pas sous le boisseau, au sujet de la période papusienne et post-papusienne de *la Tradition martiniste*.

(16) Lettre à R.A., 14-8-68. Des lettres *de* et *à* Tidianeuq sont conservées dans « les archives de Papus à la Bibliothèque municipale de Lyon » (*art. cit.*, p. 80), dont l'une indique l'adresse : 11, rue Beaudimont, Arras, Pas-de-Calais.

IV

Le premier ex-libris vient d'un maçon célèbre, marquant et énigmatique.

Karl Gotthelf baron von Hund, ou, si l'on préfère, baron de Hund (1722-1775), embarrasse l'historien ; il l'encombre aussi (17). Faute d'une place adéquate, je n'en dirai rien, ou presque rien. Ce n'est pas que l'envie m'en manque ; elle est plutôt forte et tourne à l'habitude. Mainte fois, je lui ai cédé en avançant quelque opinion fondée, croyais-je, dans les textes, voire en psychologie individuelle, sur ce personnage qui ne fut, contrairement aux légendes, ni un pur naïf (il démasqua l'imposteur « Johnson ») ni un pur escroc (la patente de 1742 — ou environ — avait un sens puisqu'on a fini par la déchiffrer (18). Mais il advint que l'enhousiasme et l'amour-propre l'aveuglassent et que, pris au piège, il persévérât malhonnêtement, pour sauver sa réputation et son Ordre, dans les erreurs qu'il avait commises de bonne foi au service de l'une et de l'autre.

Si la mystification attriste certains moments de la Stricte Observance Templière, lui, le fondateur de ce régime maçonnique, lui l'*Eques ab Ense*, fut plus mystifié que mystificateur ; il ne devint mystificateur qu'après avoir été mystifié, acculé à la mystification. La tromperie paya ses plus nobles élans et châtia ses pires passions.

Le diagnostic d'Albéric Thomas (19), qu'entérine le Dr. Emmanuel Lalande, est incomplet. A la médiocrité de l'intelligence et à la très grande vanité, il faut joindre au moins le goût des mystères

(17) La littérature du sujet — l'homme et son œuvre — est vaste. J'en ai relevé incidemment quelques numéros dans une bibliographie (hors commerce) du Rite écossais rectifié. On n'y détecte pas le classique qu'il est si plaisant et si commode de recommander en pareil cas (comme on pousse le « Willermoz » d'Alice Joly, par exemple, lequel au reste parle assez de Hund). Le numéro spécial de la revue *le Symbolisme*, juillet-septembre 1968, consacré à la S.O.T. et au R.E.R., est un point de départ, le meilleur présentement. Mais certaines opinions, dont plusieurs de M. Ostabat en particulier, y paraissent contestables. (Ainsi je crois que le R.E.R. est davantage martinésiste que templariste, et sûrement plus martinésiste, *via* Willermoz, que M. Ostabat ne le pense). J'en avertis quiconque pourrait ignorer qu'en matière d'historiographie (plus encore que de symbolique) maçonnique, la recherche tâtonne encore, et peut-être à jamais.

(18) Marc Haven a qualifié Hund « un agitateur politique » (cf. préface à *l'Evangile de Cagliostro,* ap. *Le Maître inconnu...*, 3e éd., p. 273). L'expression est soit injuste soit malheureuse. Car elle suggère quelque complot. Or, l'*Eques ab Ense* ne fomenta volontairement rien de tel. Tout au plus, mais aussi tout au moins, les revendications templaristes du baron de Hund et de sa S.O.T., susceptibles d'être exploitées par de véritables « agitateurs politiques », étaient capables d'inquiéter certains gouvernements. A Wilhelmsbad, on évoquera ces inquiétudes... ou leurs fantômes.

(19) Tel est bien en effet l'auteur de la *Nouvelle notice historique...*, (préface à Franz von Baader, *Les Enseignements secrets de Martines de Pasqually, op. cit.*, par Marc Haven), qui l'a signée du pseudonyme « Un Chevalier de la Rose-Croissante » et dont l'identité a été discutée. Cf. un résumé de la discussion, que j'ai eu le bonheur de pouvoir conclure dans l'introduction à Louis-Claude de Saint-Martin, *Mon portrait histo-*

efficaces et l'aptitude au dévouement. Ce goût était mal affiné, mais il était flatteur. Ce dévouement fut anarchique, il demeure respectable. Voilà quant au propriétaire.

Mais Saint-Martin, que Lalande cite à comparaître l'instant d'une hypothèse, et l'ouvrage où l'ex-libris a été collé, appellent chacun une note bibliographique.

D'une part, Lalande écrit incidemment et à propos de Saint-Martin : « [...] j'ai entre les mains beaucoup de lettres de lui, et plusieurs livres lui ayant appartenu [...] ».

Aucun élément d'information ne m'autorise à identifier, et moins encore à localiser les lettres et les ouvrages ainsi allégués par Lalande, dont rien ne prouve d'ailleurs qu'ils fussent en sa propriété. Ces lettres sont-elles celles que Saint-Martin a adressées à Willermoz ; à Clément de Ris ; enfin à Willermoz encore sous la dictée et la signature de Martines de Pasqually — toutes lettres détenues par Papus ?

Parmi les ouvrages qui avaient — ou auraient appartenu à Saint-Martin, faut-il compter le « Swedenborg » de la bibliothèque de Guaita, prétendûment commenté par lui ; certains volumes de la succession de Gilbert, l'un des héritiers du théosophe ; d'autres, qui sont référés parfois dans la littérature et que l'auteur aurait corrigés en vue d'une nouvelle édition ?

Peut-être. Mais peut-être aussi s'agit-il de lettres et d'ouvrages dont aucune autre trace que la présente allusion ne nous serait sensible. J'en doute pourtant, car il me paraît peu vraisemblable qu'en un tel cas, Marc Haven eût dissimulé, et que Papus l'eût laissé dissimuler aux martinistes l'existence de pièces si précieuses.

Enfin, au cours d'un long commerce avec notre homme, je n'ai, moi non plus que Lalande, « jamais trouvé ni vu citer dans les nombreuses études consacrées à ce théosophe un ex-libris de Saint-Martin ». C'est fort du bénéfice de ce même commerce, que je puis assurer à mon tour devant l'ex-libris étudié par Lalande : « le genre de cette composition ne lui conviendrait pas ». Et même pas du tout !

D'autre part, la mention manuscrite tracée sur l'ex-libris, à la droite du dessin, permet d'identifier le livre en cause. Mon ami, M. François Secret, directeur d'études à l'Ecole pratique des hautes études et parfait connaisseur de Guillaume Postel, veut bien me signaler en effet que le jugement rapporté est copié de Gabriel Naudé, lequel l'applique à l'ouvrage suivant dont je crois opportun de donner le titre complet : *Guillelmi Postelli, de Orbi terrae Concordiae, multiinga eruditione de pietate referti, quibus nihil hoc tam perturbato rerum statu uel utilius, uel accomodatus*

---

rique et philosophique..., Paris, R. Julliard, 1961, pp. 9-10, notes 16, 17, 18, 19.

Fait piquant, Lalande vante, à juste titre, le mérite scientifique d'Albéric Thomas, contendant parfois féroce de Papus, surtout à propos de l'Ordre martiniste. Les deux occultistes se connaissaient-ils ? Je l'ignore, mais c'est probable. Car une forte amitié liait le premier au frère du second, Abel Thomas, pharmacien et alchimiste, auteur d'une *Contribution à l'étude de l'alchimie. Théorie et pratique du Grand Œuvre* (Paris, Chacornac, 1905) des plus intelligentes. Et le milieu occultiste n'a jamais été plus qu'un microcosme.

potuisse in publicum edi quiuis æquus lector iudicabit, s.l.n.d. [Bâle, 1544] (20).

Mais j'ignore qui a ici copié Naudé. Karl von Hund lui-même ? J'en doute. Mac Carthy, dont le nom de propriétaire paraît au-dessus du dessin ? La similitude de la graphie de son nom et de la graphie de la mention engage à le croire. Ou encore un libraire ? *Non liquet.*

V

Charles Geille, l' « inventeur » du deuxième ex-libris, était « inspecteur et directeur des domaines de Marseille ». Quenaidit l'affirme. De quelle source ? Sans doute a-t-il lu quelque mention manuscrite sur l'ouvrage même qui portait l'ex-libris ; je crois bien d'ailleurs qu'il a commis au cours de cette lecture, un *lapsus* : « domaines » pour « douanes ».

Geille ne semble guère familier à Quenaidit. On pourrait douter de son importance en histoire, même en petite histoire. Ce serait à tort. Il m'a beaucoup instruit. Or, je l'ai approché d'abord, et Vulliaud l'avait entrevu, grâce à un gros manuscrit qui repose, dans l'excellente compagnie qu'on sait, au sein des « archives de Papus à la Bibliothèque municipale de Lyon » (21).

Mais Papus dénicha-t-il jamais le loisir d'entreprendre ce volume ? Le fait est qu'il n'en a pas écrit, que je *sache* ; peut-être n'en parla-t-il pas non plus à personne. Et pour cause ?

En étudiant et en éclaircissant les documents de Geille, l'occasion s'offrira d'apprécier le jugement rendu par Quenaidit, où le seul ex-libris fournit les attendus, sur ce Nemrod des cordons et des sautoirs, né le 21 mars 1753, qui s'enorgueillissait le 24 janvier 1814 : « Je suis maçon depuis 1773, à peu près de tous les rites » (22).

Robert AMADOU.

L'ex-libris « Félix » appartient-il à un astrologue, à un alchimiste, à un cabaliste, à un franc-maçon ? Telles sont les questions qu'on peut se poser, car il est évident au premier coup d'œil qu'il émane d'un amateur de sciences occultes, terme général comprenant toutes ces variétés.

---

(20) Cote B.N. : D² 263.

(21) Cf. l'*art. cit. supra*, n. 8, sous ce titre, p. 88, n. 11.

(22). Quenaidit a justement déduit que Geille était franc-maçon. A ce propos, il avance une division tripartie de l'Ordre avant 1789. Cette théorie, facile et fragile, lui vient, sans qu'il le dise, de Papus. Cf. l'œuvre de celui-ci *passim*, et, par exemple : *De l'état des sociétés secrètes à l'époque de la Révolution française*, Paris, Chamuel, 1894 (brochure de 8 pages, tirée à part de *l'Initiation* de la même année) ; *Martinésisme, Willermosisme, Martinisme et Franc-Maçonnerie*, Paris, Chamuel, 1899, pp. 58-78.

L'ex-libris en question n'est pas celui d'un astrologue, car la disposition des signes du zodiaque, dans leur rapport avec les signes planétaires, ferait pousser les hauts cris à tout astrologue. En la science des astres, c'est une vérité reconnue que toutes les planètes ont deux maisons, sauf le soleil et la lune, qui n'en ont qu'une, le Lion pour le soleil et le Cancer pour la lune. Ici les signes zodiacaux sont disposés d'une façon tout à fait hérétique, par 7 et 5. Les cinq signes séparés et marqués du *b* (bémol musical), indiquent seulement les cinq mois d'automne et d'hiver, où la nature est comme endormie et où la force vitale universelle semble affaiblie et amoindrie. D'où le bémol qui indique cette diminution, ce caractère plus faible. C'est là l'idée d'un observateur, d'un adepte de cette philosophie naturelle si répandue au XVIIIe siècle.

Ce n'était pas cependant un alchimiste, quoique entre la philosophie naturelle et l'alchimie il y ait eu souvent confusion ; car dans cette gravure rien ne se rapporte ni aux phases de l'œuvre, ni à l'ordre adopté par les disciples d'Hermès, pour la classification des métaux ; si le soleil, pour une raison spéciale que nous verrons tout à l'heure, est en vedette, Mercure et la lune sont au contraire perdus parmi les autres planètes, non pas au hasard, mais du moins sans occuper la place d'honneur qu'un alchimiste leur aurait donné.

Donc, M. Félix n'était ni astrologue, ni alchimiste ; je dirai aussi ni cabaliste, car un cabaliste eût orné son ex-libris soit du sceau divin « Emeth », soit du tétragramme, ou eût trouvé moyen d'y insérer le dénaire sephirotique.

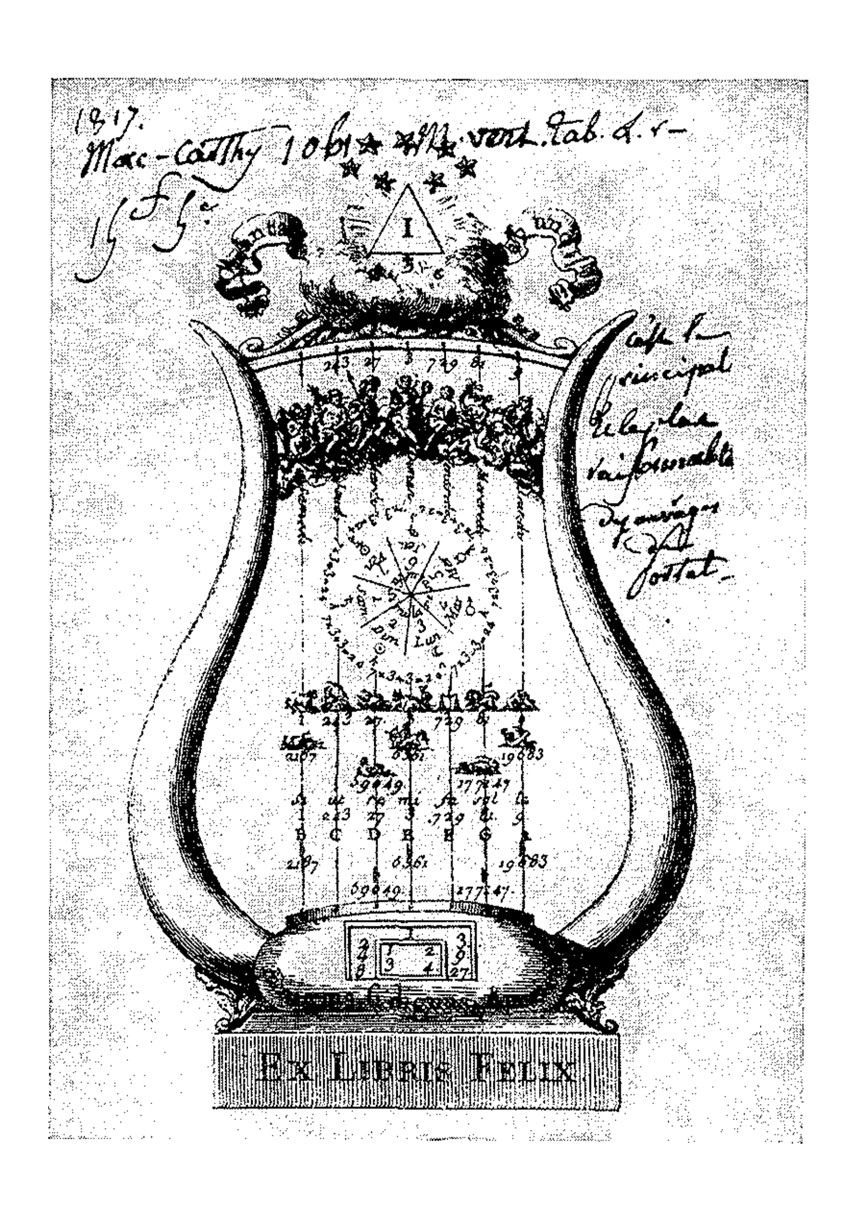
Néanmoins, c'était un adepte des sciences occultes, pythagoricien probablement, car cet ex-libris est avant tout une apothéose de la triade, ou du ternaire comme on a appelé le nombre trois chez les pythagoriciens ou chez les occultistes, et ensuite une glorification du septenaire, comme l'indique la lyre aux sept cordes, symbole des sept forces qui meuvent l'Univers.

Le ternaire est la manifestation de l'unité : 3 révèle I ; cet énoncé se voit avant tout dans le triangle supérieur qui contient I, l'unité dans son centre, et par la formule inscrite sur la banderolle : « *quanta ab uno !* ».

Tout a été fait par la puissance de 3 ; ce second axiome peut se lire mathématiquement dans la série des chiffres inscrits en regard des sept signes planétaires et des douze signes zodiacaux qui représentent tout notre système solaire, tout l'univers visible. Ces chiffres sont, en effet, non pas des multiples de 9, comme on l'a dit, mais l'unité multipliée par les puissances de 3.

$$\text{I} \qquad \text{I} \times 3^1 \qquad \text{I} \times 3^2 \qquad \text{I} \times 3^3 \qquad \text{I} \times 3^4, \text{ etc.}$$

Ce sont donc les puissances du ternaire qui se manifestent dans toutes les forces de l'univers, forces du ciel et forces de la terre, signes zodiacaux et signes planétaires.


EX LIBRIS FELIX

Les signes planétaires sont classés dans l'ordre habituel de leur éloignement de la terre (système géocentrique des occultistes), Saturne, Jupiter, Mars, Soleil, Vénus, Mercure, Lune, sur les sept cordes de la lyre. Ces forces septenaires hiérarchisées, agissent, au dire des occultistes, dans l'univers par les planètes, par les signes du zodiaque, et dans l'homme par leurs correspondances que symbolisent ici les sept notes conventionnelles de la gamme et qui ont entre elles des rapports numériques déterminés. C'est ce qu'indique l'ex-libris « Félix ».

Enfin, sur le socle de la lyre, deux rectangles indiquent le monde inférieur ou monde des éléments, ses formes (trois dimensions de l'espace) et ses forces (trois principes).

Si nous résumons donc le symbolisme de cet ex-libris, nous voyons que Dieu, l'univers vivant, l'homme, et la matière, y sont représentés dans leur hiérarchie traditionnelle et avec l'expression de la pénétration de toutes choses par la puissance du ternaire. C'est là la signature évidente d'un de ces théosophes de la fin du XVIIIe siècle, comme le comte de Saint-Germain, Cagliostro, Saint-Martin ou leurs disciples, mais lequel ? Saint-Germain était alchimiste, nous pouvons donc le rejeter. Cagliostro était tout en général et rien en particulier ; en tout cas, comme Paracelse jadis, il était lui-même, ne voulant rien savoir des formules anciennes et avait son sceau personnel (un serpent percé d'un glaive), sceau qui aurait figuré sur son ex-libris, si Cagliostro a jamais eu un ex-libris et une bibliothèque, ce dont je doute fort, car il dédaignait autant ses prédécesseurs que ses contemporains. Quant à Claude de Saint-Martin, le philosophe inconnu, j'ai entre les mains beaucoup de lettres de lui, et plusieurs livres lui ayant appartenu ; je n'ai jamais trouvé ni vu citer dans les nombreuses études consacrées à ce théosophe un ex-libris de Saint-Martin ; de plus, le genre de cette composition ne lui conviendrait pas.

« Monsieur Félix » est, à notre avis, un pseudonyme, quoiqu'on puisse à la rigueur supposer l'existence d'un M. Félix parfaitement inconnu des érudits et qui eût été un philosophe ignoré, disparu sans laisser d'ouvrages ; mais cette hypothèse est bien invraisemblable. A qui donc attribuer ce pseudonyme ? C'est ici que les sept lettres dont nous avons à dessein omis de parler jusqu'ici, vont nous aider.

Ces lettres, majuscules, sauf l'*a*, qui est minuscule, sont les sept premières lettres de l'alphabet; ce ne sont ni les lettres correspondant aux sept planètes (par analogie avec les lettres de l'alphabet hébraïque ou arcanes majeurs du tarot) et qui seraient B, G, D, K, P, R, S, ni des lettres représentatives de tout l'alphabet comme le seraient les voyelles A, E, I, O, U ou Y, ni les lettres d'un nom schématique comme ARARITA.

Les lettres de l'ex-libris sont donc l'énigme à deviner, qu'indique l'inscription du socle de la lyre : « *Ænigma, si dignus, aperies* ». Tout le reste est clair, là seulement peut être l'énigme. Ces lettres isolées doivent être les initiales des prénoms, des titres peut-être, ou du nom de l'auteur ; cet usage d'écrire son nom en initiales est assez répandu, mais n'a nulle part été plus en usage que parmi les auteurs d'ouvrages hermétiques, par modestie quelquefois, par prudence le plus souvent. Partons de ce principe : nous avons affaire à sept initiales, à sept mots ; parmi ces initiales, une nous frappe, la minuscule *a*, qui évoque immédiatement l'idée, l'image des particules nobiliaires *a* et *ab* qui, en latin, traduisaient le *de* français.

Or, à la fin du XVIIIe siècle, un membre de la noblesse, amateur de théosophie, mélangeant d'une façon peu orthodoxe les nombres pythagoriciens, les planètes astrologiques, le triangle et la lyre, cachant son nom sous un pseudonyme énigmatique, doit être cherché dans les sectes maçonniques de l'époque, rendez-vous d'esprits originaux, de gens du monde, d'ambitieux et de vulgaires escrocs.

Dans le *Rite templier réformé*, où figuraient tant de théosophes et les plus nobles personnages de l'Allemagne, de la Suède et de la France, les adeptes prenaient un pseudonyme latin tiré de leur blason ou de leur nom, et s'appelaient : *Eques a ceraso, Eques a lapide*. Le duc Ferdinand de Brunswick, par exemple, signait: *Frater Ferdinandus dictus a Victoria*. Notre énigme s'éclaircit donc peu à peu : il s'agit dans ces sept initiales, des noms et prénoms d'un adepte du rite templier réformé. Encore faut-il retrouver l'ordre des initiales, habilement mélangées par l'auteur. Elles se présentent dans l'ordre B, C, D, E, F, G, a, chacune d'elles correspondant à un signe planétaire, tels qu'ils sont rangés. Mais si, au lieu de laisser nos signes planétaires dans l'ordre qu'ils occupent, nous les plaçons dans l'ordre des jours de la semaine, en commençant par la planète à laquelle l'auteur a attribué le chiffre le plus élevé, nous obtenons l'ordre suivant :

Vénus,	Jupiter,	Mercure,	Mars,	Lune,	Soleil,	Saturne
Vendredi,	jeudi,	mercredi,	mardi,	lundi,	dimanche,	samedi

auxquels correspondent les lettres dans l'ordre :

F. C. G. D. a. E. B.

Frater C. G. dictus ab E... B.

Et ce qui nous confirme dans l'opinion que cet ordre n'est pas fictif et que telle est bien la clef de cette énigme, c'est : 1° que dans cet ordre, l'F de Frater se trouve la première initiale, le D de dictus se trouve placé à l'endroit exact qu'il

doit occuper, précédant le pseudonyme, ce qui ne saurait arriver par hasard ; 2° dans l'ordre des jours de la semaine que nous suivons, les nombres attribués aux planètes se succèdent régulièrement par voie décroissante

$$I \times 3^6 \quad I \times 3^5, \text{ etc., jusqu'à } I,$$

ce qui ne saurait également être un effet du hasard.

Il nous suffit donc de rechercher parmi les adeptes du Temple réformé, celui dont les initiales correspondent à notre schéma, et nous trouvons immédiatement le baron de Hund (Charles Gotthelf, dit : *Frater ab Ense*), né en Lusace, province de Bohême, et qui a joué de 1743 à 1775, un rôle considérable dans les loges et les sociétés secrètes de l'Europe. Ce fut le fondateur et le grand maître de la Stricte Observance, en Allemagne.

Frater Carolus Gotthelf Dictus ab Ense, Bohemus,

telle serait donc, à notre avis, la solution du problème, et je la crois d'autant plus juste que toute tentative pour trouver un autre nom d'adaptant à ces lettres a échoué. Si l'on trouve que cette énigme est un peu compliquée et de maigre intérêt, il faut se souvenir qu'au dire d'un historien des mieux documentés ([1]), le baron de Hund était d'intelligence ordinaire et de très grande vanité, ce qui s'accorde assez bien avec la taille de l'ex-libris, le manque d'unité du dessin, la surcharge des détails et la confusion des idées qui, sous une apparence de profondeur ont, en fait, peu de valeur philosophique ; mais les ex-libris de ce genre sont, paraît-il, rares et discutés. Ce déchiffrement d'hiéroglyphes intéressera peut-être quelques collectionneurs.

D[r] E. LALANDE.

***

Explication d'un ex-libris au nom de Charles Geille-Saint-Léger-de-(effacé) Bonrecueille, inspecteur et directeur des domaines de Marseille. La pièce est de la fin du XVIII[e] siècle. L'abréviation INV. indique que l'inventeur de la composition est le propriétaire de l'ex-libris, ou au moins qu'il fut composé sur ses indications.

Au centre, un médaillon ovale contenait les armes des de Bonrecueille, mais à la Révolution, ils crurent prudent de les faire disparaître sous un épais cachet noir ainsi que la particule finale.

L'étrange symbolisme qui accompagne cette pièce peut donner lieu à plusieurs interprétations suivant le tempérament de celui à qui elle sera soumise.

---

(1) *Les Enseignements secrets de Martines de Pasqually.* Paris, Libr. Chacornac, 1900, 1 vol. in-16 carré, cf. Préface, p. XLII.



Il ne faut pas oublier que les symboles ont presque toujours deux sens, qui sont même contraires. Une même figuration peut avoir encore beaucoup plus de significations diverses.

Cet ex-libris est celui d'un ... arriviste. Il ménage la chèvre et le chou. Il est de petite noblesse, de celle qui n'a ni châteaux, ni laquais, ni chasse, mais qui aime les bons emplois. Tant que montrer ses armes est chose de bon ton, elles sont exposées en bonne place, quitte à se transformer en un signe de deuil au premier cri d'alarme, mais en même temps on les entoure de signes, qui ouvriront l'accès dans tous les camps adverses.

En haut le soleil radieux entouré du serpent de vie qui se mord la queue, indication du mouvement sans fin. Le triangle sur le soleil signe de la Divinité triple avec une croix au centre, dont les branches sont différemment teintées ce qui indique les quatre éléments (et au besoin les quatre points cardinaux) : c'est l'univers. Ces signes ou symboles sont posés en cimier, une guirlande de roses orne le haut de l'écusson et nous obtenons ainsi une des formes de la Rose-Croix : R + C.

Le cortège des six planètes, figurées par leurs signes, circule autour du soleil.

La lune est placée au bas de l'écusson, opposée au soleil. Elle est dans son premier quartier. Elle personnifie le principe femelle opposé au principe mâle du soleil.

Les neuf chiffres plus le zéro, dans leur ordre naturel, entourent l'écusson et tournent à l'inverse des aiguilles d'une montre. Ce sont les dix Sephirot des Kabbalistes hébreux. Mal placés comme ordre il est vrai, mais néanmoins les nombres fondamentaux de l'infiniment nombrable.

L'écusson est supporté à gauche par un lion dressé, à droite par un aigle portant le sceau de Salomon en sautoir au cou. Sur le sceau de Salomon est placée la lettre *vau* qui indique le lien qui lie le *iod* du triangle à pointe relevée (actif) au *hé* du second triangle à pointe abaissée (passif).

Le lion c'est l'élément feu, l'aigle l'élément air. La lune placée au bas correspond à l'élément terre et dans le soleil la tête humaine figure l'eau. Nous avons donc bien les quatre éléments, tout le symbolisme de : tête, griffes, flancs, ailes = savoir, oser, vouloir, se taire. C'est le sphinx, les quatre animaux de l'Apocalypse.

L'aigle se sert comme perchoir d'une lyre à sept cordes. C'est l'équivalent du chandelier à sept branches des initiations. Les sept cordes doivent engendrer tous les sons, mélodies, langages possibles.

D'un côté cette lyre est terminée par une fleur de lys et on se demande si l'aigle veut la défendre avec ses serres ou — ô ironie ! — déjà s'en faire un perchoir !... Car l'autre extré-

mité de la lyre présente un pied en forme de colonne du Temple sur lequel sont en bonne place et bien marqués des emblèmes accolés franchement maçonniques : l'équerre et le compas ouvert sous le bon angle.

Enfin le tout est comme placé sur trois marches symboliques, qui sont les marches du Temple.

Que déduire de cette figuration ? C'est que son propriétaire était un des intellectuels de l'époque ; un disciple des philosophes et des encyclopédistes. Il entrevoyait que le trône allait s'écrouler, il se pénétrait des principes de la Révolution naissante et ne dédaignait pas de s'affilier aux sociétés secrètes ou au moins ostensiblement faire croire qu'elles lui étaient familières.

Il a fait un ex-libris en un genre composite ; ce n'est ni du Grand-Orient, ni Templier, ni Martiniste. C'est un éclectique, il puise un peu partout. Au *Grand-Orient* il prend équerre et compas, au *Grand Chapitre de France,* il emprunte le soleil des chevaliers d'Orient, l'aigle des Templiers, la rose-croix. Aux *Martinistes,* les planètes, les chiffres, le soleil et la lune, dont la disposition (la lune sous le soleil), rappelle le sceau de Martines de Pasqually et les élus coëns. Les *travaux* s'ouvrant au premier quartier de la lune.

C'étaient les trois grandes divisions de la F.·.-M.·. au moment du commencement de la Révolution.

Puis il agrémente le tout de quelques souvenirs de livres cabalistiques, astrologiques et surtout alchimiques, — l'ère des souffleurs était à peine close, — et sciences occultes, sociétés secrètes, F.·.-M.·. sont unies par des liens étroits.

Comme on le voit, cet ex-libris est curieux à plus d'un point.

QUENAIDIT.

INITIATION ET "POUVOIRS"

Nous reproduisons ci-après le texte d'une lettre envoyée à des frères africains par un membre du Groupe Martiniste « Fraternité », du Collège de Paris. (N.D.L.R.).

Paris, le 6 juin 1968.

Cher Frère,

Voici bien longtemps que je n'ai eu de tes nouvelles. Puis-je te demander où tu en es de ta queste ? Il se pourrait que nos contacts n'aient pas répondu à tes aspirations. Je m'excuse, et regrette infiniment qu'il ne m'ait pas été donné de pouvoir te satisfaire. Mais je crois avoir essayé de te faire comprendre que les « Pouvoirs » ne peuvent se donner, mais s'acquièrent. C'est comme une femme aimante, qui ne se livre qu'à Celui auquel elle a reconnu la fidélité, l'amour, le respect et surtout le désintéressement. Toutefois, l'étincelle qui s'est élevée en toi n'est pas éteinte ; elle brillera dès que les circonstances le permettront.

Il est à considérer que le premier point à remplir est de se connaître. Il est à penser que ce n'est pas sans cause que les Anciens avaient fait de cette connaissance le premier stade de leur Initiation. Saches quels sont tes qualités et tes défauts. Tu dois développer les unes et éliminer les autres. Se purifier, c'est la première partie de toutes les Initiations telle qu'elle a été pratiquée dans tous les Temples et dans tous les groupements de philosophie. Bien sûr, il en est de même dans notre Ordre. Il faut, en premier lieu, chercher à épurer le corps ; lui donner, par une hygiène rationnelle, des forces et une puissance qu'il a peut-être perdues par la maladie et par suite d'une alimentation défectueuse, d'un manque d'air et d'exercices également préjudiciables. Il faut adopter une règle de vie plus saine basée sur des principes qui dirigeront toute notre conduite. Le corps doit obéir à l'esprit et, s'il n'est pas en état de le suivre dans le mouvement de sa pensée, à quoi lui servira ce pauvre serviteur ? Ce soin pris, il faudrait faire l'éducation de l'esprit ; s'efforcer d'obtenir de lui une direction plus sûre, une volonté calme et agissante. Il faut développer aussi le discernement car, sans lui, la volonté est une barque sans pilote parmi les écueils de la vie. Ainsi sera obtenu l'empire sur soi-même, qui rendra maître de l'inconscient ; sa ruée ne sera plus subie, mais ne cédant qu'à l'esprit, on deviendra, en vérité, maître de soi-même. Il faut aussi cultiver le « SILENCE », car c'est dans le silence que seront révélés les « Pouvoirs cachés ».

Il faut aussi apprendre à aimer la Nature, à puiser dans son sein ami des leçons de calme, de bonté, de douceur, de fraternité universelle. L'expansion d'une vie nouvelle pourra alors être goûtée, ainsi que la joie supérieure de comprendre que l'on a commencé par aimer aveuglément. La Nature même offrira l'enseignement des « Hauts Pouvoirs ». Que peut-on désirer à leur sujet ? Ces pouvoirs, qui appartiennent à l'Initié, on les obtiendra, si l'on en est digne, et on le sera si, au lieu de vouloir y trouver domination sur autrui, on ne leur demande que la possibilité de secourir ceux qui souffrent, d'aider ceux qui cherchent leur voie, pour rayonner sur l'Univers toutes les forces bienfaisantes, comme fait le Soleil d'été. Il faut aussi comprendre que le Verbe humain, image des forces plus hautes, a des « Pouvoirs Illimités » à l'usage de celui qui a su s'en rendre maître. Sûrement, tu les expérimenteras et tu pourras connaître cette puissance magique dont l'être humain est doué quand l'Initiation l'a révélé à lui-même et qu'il a su conquérir son empire intérieur. Ces forces ne peuvent et ne doivent servir qu'à des fins altruistes car la réalité des faits se rappelle toujours à nous, quand l'action devient égoïste. Sar Péladan a dit : « Celui qui croit demander à l'Hermétisme le pouvoir de séduire, de vaincre ses ennemis, de dépasser ses rivaux, périra ».

C'est, en quelque sorte, la transposition de cette parole du CHRIST : « Celui qui frappe de l'épée, périra par l'épée ».

Autour de soi, s'irradient des forces et des vibrations qui sont telles qu'on les fait, que l'on peut créer et diriger à son gré. Cette atmosphère psychique influence ceux qui nous entourent et peut même agir à distance.

Quand il te sera donné de pénétrer cet Arcane, qui ne se confie point à la légère, tu connaîtras le secret du « Pouvoir », de l'Attraction et tu seras servi par ses forces mystérieuses.

Si tu persévères, tu verras que le Temple de l'Initiation t'ouvrira davantage ses immenses parvis ; ta vue s'étendra sur des mondes que tu n'as pas même soupçonnés.

Peut-être souffre-t-on, en constatant que son horizon est borné, mais chaque pas fait sur la route emmène devant des horizons infinis, baignés d'une Sainte Lumière. Même à mi-côte on verra combien cette personne humaine qui semble apparaître comme le centre de tout est peu de chose dans l'ensemble des mondes. Alors on concevra qu'elle est sa vraie place dans l'Univers et que notre seule valeur est d'être une cellule consciente dans le flot sans bords de la vie.

Pourquoi aurait-on de l'orgueil ? Que sommes-nous dans ce Cosmos immense ? Considérons notre petitesse et mesurons-nous avec l'infini. Alors, on perdra tout cet orgueil mesquin, ces vanités insupportables qui nous semblaient hier si importantes ; dès aujourd'hui il faut concevoir un but plus haut et plus noble. Mais si cette contemplation est mortelle à notre

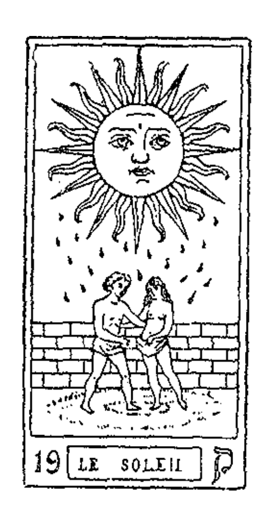
vanité, combien notre bonheur y puisera de force ! Petite cellule consciente, nous concevrons alors cette idée sublime que nous sommes soumis à des rythmes, et que ces Rythmes sont les mêmes de l'atome jusqu'à l'astre. Et, comme tout ce qui nous entoure, on se verra soumis à des Cycles immuables sous leur changeant aspect.

Certes, le but que tu cherches est grandiose ; c'est celui qu'ont visé tous les Initiés. Pour l'atteindre, développe ta vie intérieure si riche, certainement, en enseignements personnels. A tes heures, enferme-toi dans ta tour d'ivoire, dans cet asile intérieur qui ne laisse pas se disperser dans le vague tourbillon du monde les trésors de ton cœur et les pensées de ton esprit. A mesure que tu monteras les degrés de cette tour, tu sentiras d'abord la robuste joie de l'effort, puis tu goûteras, durant de longues heures, cette joie du bien pressenti et qu'on brûle de faire, cette félicité des secrets découverts dans le livre ouvert de la Nature. Là, le calme règne et nul ne pénètre. C'est la haute demeure de la méditation ; et cette méditation profonde nous livre sans cesse des vues merveilleuses, des secrets que nous n'imaginons pas. Mais il nous faut redescendre. Il faut équilibrer le sentiment par le travail. Tous nos devoirs sont sur la terre ; l'heure n'est pas encore venue de nous libérer. C'est seulement en les accomplissant sans murmure et avec joie que nous évoluerons. Certes, en montant les marches de la tour d'ivoire, il faut abandonner comme un lest trop lourd, trop pesant, les troubles, les agitations, les égoïsmes qui nous enchaînent à la terre. Mais une fois débarrassé de ce fardeau, quand l'acuité de la sensibilité aura été développée, on entendra mieux l'appel de ceux qui souffrent et qui pleurent. On tendra alors vers eux l'oreille et l'on sera ému, et c'est d'un élan fraternel que l'on redescendra les marches pour prendre sur notre cœur toute misère et toute douleur. On se sentira alors appelé à faire œuvre utile, pour apporter plus de bonheur, plus de lumière à son foyer d'abord, à son pays, à sa race, à l'humanité tout entière. Tous tes frères ont besoin de toi. Ne résiste pas à leur appel, car ce n'est pas pour lui seul que l'Initié reçoit la Lumière. Il la reçoit pour la diffuser autour de lui, comme le diamant se couronne de feux et d'irradiations. Et pense que ces feux ne t'appartiennent pas. Ils viennent de ce Soleil sublime où l'esprit même ne peut atteindre. Du savoir que tu pourras acquérir, ne conçois point d'orgueil ; répands-le, et sois heureux du bien que tu verras fleurir.

Comme étudiant, chercheur, Adepte, voici ton idéal Tu auras le pouvoir d'y répondre et tu seras aidé pour le réaliser. L'heure a sonné pour toi des prochaines aurores. Tous les travailleurs se lèvent. Tu dois travailler plus que ceux qui travaillent sans foi et sans espoir. Hâte-toi donc. Si la tâche est rude, la récompense dépasse tout espoir.

En écrivant ces lignes, c'est tout mon être qui se transporte vers toi, car je vois défiler devant mes yeux ces endroits de réflexions, de méditation, où j'ai appris avec joie à voir que la Nature m'avait reconnu comme l'un des siens et m'avait, sinon servi, du moins aidé. Je parle de la forêt du Banco, à Abidjan, où j'allais souvent méditer et où les petits singes, avec leur queue en pompon blanc, venaient près de moi et semblaient me dire : « Toi, tu es des nôtres ». Et cette forêt sur la route de Bingerville, où je me sentais, pour ainsi dire, emporté par la féerie de la Nature ; à Agadès, au fin fond du Niger, à l'endroit appelé « le Jardin », où la culture maraîchère abonde et où il m'était donné de me confondre dans cette Nature, dans le chant des oiseaux, la présence des arbres et les murmures de la rivière. Et Bouaké, Divo, Oumré, où la forêt semble vous parler, vous accueillir en vrai ami. Lis, mon frère, dans ce beau livre de la Nature, et tu sentiras tout s'ouvrir devant toi. Et tu ne penseras plus au « pouvoir ». car tu embrasseras tout, avec le regard et le sentiment de bonté, d'amour et de fraternité.

Reçois, mon frère, mes sentiments profonds de fraternelle affection.



DE QUELQUES SCEAUX OU CACHETS DONT USA L'ABBÉ FOURNIÉ

Sur la figure mineure et baroque de l'abbé Fournié, Robert Amadou a fait ici même le point [1]. Pour compléter le dossier, il publiera, dans un prochain numéro et pour la première fois, les lettres adressées à J.-B. Willermoz par cet ecclésiastique en mal de signes.

Outre leur valeur intrinsèque, ces lettres posent un petit problème d'héraldique, qui eût pu renseigner sur le milieu familial de ce correspondant de Willermoz, et que nous allons examiner rapidement. Malheureusement, une particularité assez singulière rend plus ardu le problème en question : ces missives sont scellées de plusieurs cachets différents.

Sur les dix lettres conservées dans les Archives de la Bibliothèque de la Ville de Lyon, trois types de sceaux ont été utilisés, que, par raison de commodité, nous désignerons sous les lettres A, B et C. Le A et le B ont scellé plusieurs lettres ; le C une seule, parmi les dernières.

Il ne faut pas s'étonner outre mesure de cette apparente anarchie. L'un de nos amis, à qui nous avons soumis le cas, le baron Borel du Bez, nous répond qu'outre son sceau personnel ou familial, *« l'on usait souvent d'anciens cachets que l'on avait sous la main, ou de ceux d'amis de chez lesquels on écrivait. »*

Pour débrouiller cet écheveau, il serait donc souhaitable de connaître les personnes chez qui, aux dates correspondantes, le digne Abbé avait pu se trouver en villégiature.

Sans attendre cependant ce supplément d'information, nous allons esayer de tirer le maximum des documents, tels qu'ils se présentent actuellement.

Et tout d'abord, décrivons sommairement les trois cachets.

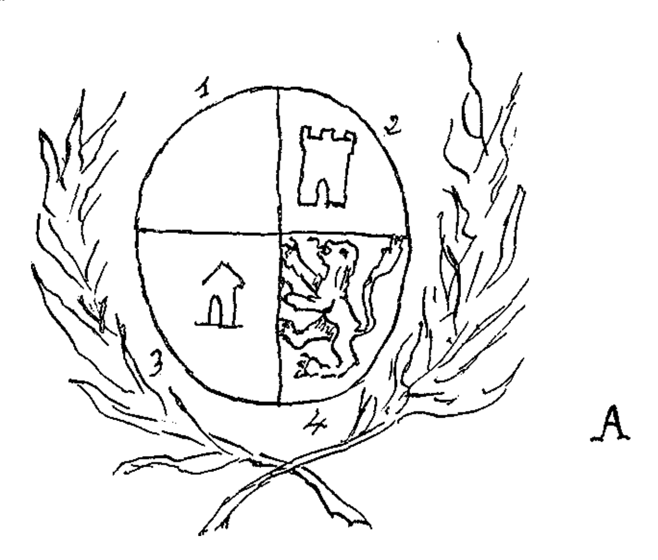
Le sceau A est ovale, sans timbre [2], supporté par deux palmes entrecroisées. Son blason est un écartelé. Deux quartiers sont lisibles, le troisième à demi effacé. L'usure ne permet pas non plus d'identifier émaux, ni métaux.

---

(1) Cf. *l'Initiation*, octobre-décembre 1966, pp. 218-227.

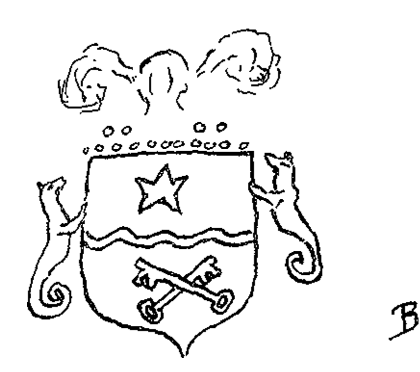
(2) Terme de blason, qui s'applique à un casque ou à une couronne, surmontant l'écu.

Il peut se lire ainsi : « *Ecartelé au un... ; au deux : de..., à la tour de... ; au trois : de..., à ? ; au quatre : de..., au lion de...* »



La banalité des meubles (lion, tour), leur rassemblement en une sorte de petit panthéon héraldique, par le truchement de l'écartelé, le manque de personnalité des supports (palmes), tout concourt à laisser présumer un blason bourgeois.

Le sceau B se présente assurément comme le plus intéressant. Pas plus que le précédent, il ne comporte indication d'émaux, ni de métaux. Mais les armoiries qu'il représente se rapprochent beaucoup trop de celles données par Rietstap à une famille *Fournier,* de Paris, pour que l'on n'y voie pas une parenté probable, ou tout au moins une prétention.



Compte tenu de l'écrasement de la cire, nous croyons pouvoir lire ainsi le cachet B : « *De..., au filet ondé en face de..., accompagné en chef d'une étoile de..., et en pointe de deux clefs d'... posées en sautoir. L'écu soutenu par deux levrettes* (?), *ou fouines* (?) *dragonnées, et timbré d'un heaume ou d'une couronne* (?) »

L'étoile est très écrasée, mais le petit meuble qui occupe seul le centre du champ a toutes chances d'en être une, conformément à la description faite par Rietstap des armoiries qu'il attribue aux *Fournier,* de Paris : « *D'azur, à deux clefs d'or passées en sautoir, accompagnées en chef d'une étoile du même.* »

Ce genre d'armoiries se rencontre fréquemment dans le *Comtat Venaissin* et le *Dauphiné.* Les clefs rappellent le long séjour des papes en Avignon (1). On les retrouve, à de légères différences près, dans plusieurs familles.

Citons, à titre d'exemples :

MANISSI. — *De gueules, à deux clefs d'argent en sautoir, accompagnées en chef d'une étoile d'or.* (Comtat Venaissin) (Grandmaison, *Dictre héraldique,* c. 172).

Parfois, *l'étoile* est remplacée par une *fleur de lis* ou par une *pointe de diamant.*

BRIOUDE (Ville). — *D'or, à deux clefs adossées de sable, accompagnées en chef d'une fleur de lis du même.* (Languedoc) (même référence).

LOUHANS (Ville). — *De gueules, à deux clefs d'argent posées en sautoir, accompagnées en chef d'une fleur de lis d'or.* (Bourgogne).

DAMPIERRE. — *De gueules, à deux clefs d'argent en sautoir, et sur le haut entre deux une fleur de lis d'or.* (Franche-Comté).

CLERMONT-MONTESON. — *De gueules, à deux clefs adossées et mises en sautoir d'argent, en chef une pointe de diamant aussi d'argent.* (Dauphiné).

CLERMONT-CHASTE. — *De gueules, à deux clefs adossées et mises en sautoir d'argent, en chef un écusson d'azur à la fleur de lis d'or.* (Dauphiné).

CLERMONT-TONNERRE. — *D'azur, à deux clefs, adossées et passées en sautoir d'argent.* (Dauphiné et Auvergne).

DUCLAUX DE LA MÉSANGÈRE. — *De gueules, à deux clefs d'or passées en sautoir, au chef cousu d'azur, chargé de trois étoiles d'or.* (Dauphiné).

---

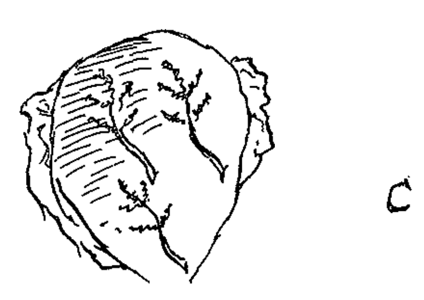
(1) Il y eut même un pape d'Avignon du nom de *Fournier* (Dezobry et Bachelet). Jacques de Novellès, troisième pape d'Avignon, qui régna de 1334 à 1342, portait, en effet, le surnom de *Fournier* et le surnom n'est autre que notre « nom de famille » actuel.

En montant sur le trône de Saint Pierre, ce personnage devint *Benoit XII,* — le « *Frigidus abbas* » de la Prophétie des Papes, dite de Saint Malachie. Ses armoiries n'ont rien à voir avec celles de notre Abbé Fournié, puisqu'il portait : « *d'argent à la bordure de gueules* » (Galbreath, *Manuel du Blason,* p. 103, fig. 194). Mais rien ne s'oppose à ce que certaines branches de sa famille aient, par la suite, adopté des clefs, afin de rappeler leur parenté avec un pape.

Beaucoup d'autres familles ou villes portent des clefs passées en sautoir, sans étoiles ni meubles d'accompagnement. Telle la ville de Remiremont, dont Madame de Vallières (« l'Agent Inconnu ») était chanoinesse :

REMIREMONT (Ville). — *De gueules, à deux clefs posées en sautoir d'argent.* (Lorraine).

Le cachet de type C — le plus récent dans l'ordre chronologique — a laissé une empreinte fort nette. Il devait être neuf, ou presque, lorsque l'Abbé Fournié l'utilisa. Au surplus, le cartouche Louis XV — ou même rococo — où s'inscrivent les armoiries, suffirait à le dater.



C

Comme le champ est d'azur, les figures ne peuvent être que d'or ou d'argent, mais il s'agit de rameaux, dont les tiges étroites ne permettaient pas au graveur d'ajouter cette précision. Nous le lirons donc : *« d'azur, à trois rameaux à cinq tiges, de... »*

Il n'est accompagné d'aucun support, ni timbre. Rien n'autorise à voir dans ses rameaux une espèce végétale plutôt qu'une autre : bruyère, buis, acacia, etc... Le seul caractère certain tient dans la petitesse des fleurs ou des feuilles, qui adhèrent aux branches, dont elles ne se distinguent guère.

S'il s'agissait d'acacia, nous pourrions penser que nous sommes en présence d'un sceau personnel de notre Abbé, à tendance ésotérique. Le cachet B pourrait alors lui appartenir également : il indiquerait des prétentions — justifiées ou non — à descendre d'une famille de noblesse ancienne.

Le sceau A reste énigmatique.

Ces conclusions sont, à peu de choses près, celles à quoi se range de son côté le baron Borel du Bez, quand il nous écrit :

« Le sceau A paraît en effet bourgeois. Le sceau B indique des prétentions à la noblesse d'ancienne extraction (...). Le cachet C est bourgeois. Sans prétention. »

Dans l'état actuel des choses, le problème, on le voit, est circonscrit, mais loin d'être résolu. Il n'apparaît pas cepen-

dant impossible qu'il le soit un jour, à la faveur d'un hasard heureux.

C'est dans cet espoir qu'il a paru à propos de dégager les éléments de base, de leur donner même la publicité de l'imprimé, à l'intention de quelque chercheur avisé qui en tirerait parti dans un plus ou moins proche avenir.

Robert VIEL
de l'Académie internationale d'héraldique

Louis-Claude de SAINT-MARTIN

Le Philosophe Inconnu

CAHIER DE METAPHYSIQUE

suivi des

OBSERVATIONS SUR LES SIGNES ET LES IDÉES

et

RÉFUTATION DES PRINCIPES DE M. DE GÉRANDO

ouvrages mis au jour et publiés pour la première fois

par Robert AMADOU

Suite et fin (1)

Mais je dois avouer ingénument que la contestation tomberait sans doute ici sur l'espèce de signes dont l'auteur est préoccupé, c'est-à-dire sur les signes conventionnels et d'institution, et non point sur les signes naturels qui semblent pour le moment absents de sa pensée, comme ils le sont de la pensée de tous ceux qui ont traité ces grandes questions. Car, s'il est vrai que cet homme isolé est privé du commerce des signes conventionnels et d'institution, il n'est pas privé du commerce des signes naturels ; et, dussé-je paraître trop présomptueux en essayant d'ouvrir un nouveau jour aux observateurs, je leur dirai que cet homme isolé est entouré de tous les objets propres à occasionner en lui des sensations simples et complexes, et les idées qui en résultent, etc. ; que toutes les propriétés, tout le jeu de ces objets, toutes les circonstances où ils peuvent agir sur notre solitaire, sont réellement autant de signes naturels qui remplissent exactement leur loi sur lui ; que de son côté ce solitaire manifestera naturellement tous les signes de plaisir ou de peine que ces objets lui occasionneront ; que tous les gestes, les mouvements, les actes qu'il fera pour approcher de lui les objets qui lui auront occasionné des sensations agréables et salutaires et repousser les autres, seront de véritables signes dont les animaux qui l'environneront connaîtront parfaitement la langue et qu'ainsi il sera vrai de dire qu'il ne recevra et ne manifestera aucune sensation, aucune idée que par des signes et qu'il sera dans une espèce de commerce de signes qui sera proportionné à l'état et aux circonstances où cet homme se trouve.

(1) Cf. *L'Initiation*, juillet-août-septembre 1966, pp. 147-157 ; octobre-novembre-décembre 1966, pp. 237-243.

Je ne crains point d'exposer ici la conséquence où cette observation nous amène, qui est que dans le vrai tous les objets que nos organes et nos sens peuvent embrasser ont leurs signes à eux, ou bien sont signes eux-mêmes ; que rien dans l'ordre des êtres ne peut avoir de commerce ou de jeu que par ce moyen, chacun selon leur mesure ; que c'est sans doute par une suite de cette loi universelle qui assujettit tous les êtres à avoir leurs signes que l'homme veut avoir les siens et s'est environné sur toute la terre de signes de son invention ; que ces signes de son invention et conventionnels ne se doivent regarder que comme des ressources de son industrie pour suppléer aux véritables signes naturels qu'il devrait avoir à lui, ainsi que tous les autres êtres ont les leurs, droit fondamental dont il paraît être privé et dont il n'offre aucune trace bien caractérisée, si ce n'est dans l'ordre de son animalité ; que cette privation à laquelle il paraît seul assujetti dans la série des êtres est un phénomène trop remarquable pour échapper aux yeux de l'observateur et trop imposant pour ne pas fournir une arme puissante à ceux qui seraient tentés de croire, par la simple raison, à la dégradation de l'homme ; qu'enfin, si l'homme n'a point à inventer les gestes, les mouvements et les signes qui tiennent à son animalité, il ne devrait pas plus avoir à inventer les signes qui tiennent à sa pensée et à son langage ; d'où il résulte qu'il devrait exister pour lui une double espèce de signes naturels et que ses langues d'institution ne comblent pas le déficit. Ces réflexions, toutes singulières qu'elles paraîtront d'abord, deviendront simples en relisant la note ci-dessus sur la page 8.

Pages 24-29. Ce que je vois dans ces six pages sur l'institution des signes, sur les signes naturels, sur les signes analogues, sur la langue primitive, sur son altération, etc., me paraît ingénieux, mais il me semble que la base est trop petite pour porter un si grand édifice ; et j'avoue que j'aurais de la peine à concilier la hauteur et la profondeur des idées et des connaissances que nos langues atteignent, avec des éléments si réduits, si précaires et si éventuels. Court de Gébelin a été entraîné pendant un temps par le spécieux de ces aperçus qui ont servi de premier fondement à ses ouvrages, mais j'ai su de lui-même que par la suite ses idées avaient pris une autre direction, comme on s'en aperçoit dans ses derniers volumes. Il m'a même avoué plusieurs fois que mes conversations avec lui avaient un peu contribué à sa nouvelle manière de voir.

Je crois en effet que, s'il y a deux ordres de signes naturels pour l'homme, il y a aussi pour lui deux ordres d'éducation pour opérer dans chacune de ces classes les développements dont il a besoin. Je crois que l'éducation de l'homme isolé, ou même celle de deux enfants vivant ensemble dans un désert au sortir de leur premier âge, ne s'élèverait pas aussi haut que l'auteur paraît le présumer ; enfin, que le maximum de cette éducation ne serait jamais le point où l'espèce humaine en général est parvenu ; et l'exemple du progrès des enfants sous les yeux des familles civilisées qui par leurs soins et leurs discours continuels ne cessent de les stimuler, comme l'auteur l'observe, vient à l'appui de ma persuasion. Ce qui a pu tromper les observateurs, c'est que les lois de ces deux diverses éducations sont les mêmes, quoique l'objet n'en soit pas dans la même mesure. Il faut dans l'une et dans l'autre un

commerce de signes appropriés au résultat qui en doit provenir, et, si ce commerce est supprimé, le résultat n'aura pas lieu. Pour s'entendre on pourra donner si l'on veut à la première de ces deux éducations le nom d'éducation inférieure, et à l'autre le nom d'éducation supérieure. Dans l'éducation inférieure, qui est celle du jeune Lithuanien, l'homme est à la fois élève et maître, et même il faut qu'il soit plus maître qu'élève ; voilà pourquoi le terme qu'il atteint est fort limité. Dans l'éducation supérieure, il n'est qu'élève et est toujours environné de ses maîtres, comme on le voit dans l'exemple des familles civilisées ; aussi quelle différence dans le résultat ! Si l'on n'admet point ces deux diverses éducations dans l'origine du genre humain et à la formation des sociétés, il est impossible de sortir de l'embarras où on se jette, quelque brillantes que soient les théories, et il faut absolument retirer la chaîne d'or tout entière car, si on admet en nous quelques anneaux, il faut qu'elle ait aussi les moyens de concourir à leur culture et à leur développement ; et ces soins-là, de sa part, sont aussi indispensables pour notre éducation supérieure que les soins de nos familles civilisées le sont pour nous élever au-dessus de la mesure de l'homme abandonné et isolé.

J'ajouterai que le système de l'auteur est insuffisant pour expliquer l'altération de sa langue primitive, parce que les abus de l'analogie auraient eu beau s'étendre, les objets étaient toujours là pour renouveler nos sensations et pour nous redresser dans nos méprises ; et, en effet, si c'est nous qui avons fait cette langue primitive, nous avons dû toujours être maîtres de la refaire, puisque les données pour cela étaient toujours autour de nous et que nous avions tant d'intérêt à les employer. Au contraire, en admettant pour notre éducation supérieure une langue primitive que nous n'aurions point faite nous-mêmes, je concevrais parfaitement la possibilité de son altération parce que, les éléments de cette espèce de langue n'étant point dans notre dépendance, ils me laissent, en se retirant de moi par quelque cause que ce soit, dans un dénûment qui m'expose à former mille conjectures par rapport à eux et à prendre toutes ces conjectures l'une après l'autre pour la vérité, quelque opposées qu'elles soient entre elles ; car c'est bien là qu'il faut se défier de l'analogie, puisque nous manquons de ce qui nous serait nécessaire pour faire la confrontation. Cependant, si ces éléments existent, ils ne peuvent pas être entièrement perdus.

Pages 30-54, 2e section. Il n'y a point d'objection à faire à ce que l'auteur expose dans cette section sur la formation des idées, des abstractions de différentes sortes, des perceptions distinctes et du pouvoir des signes dans toutes ces opérations, etc., parce que toutes ces déductions se tirent naturellement de la base qu'il a admise. Mais, comme il ne nous a donné cet état isolé de l'homme que pour une supposition, il reste toujours à savoir où les choses se sont passées ainsi ; et, comme j'ai exposé de mon côté que les lois de l'éducation supérieure et inférieure étaient les mêmes, il est possible qu'il transporte à l'éducation que j'appelle inférieure ce qui vraiment aurait été le propre de l'éducation supérieure ; il est possible que les débris de cette éducation supérieure soient encore épars çà et là, sans ordre, sans

clarté, mélangés avec tout notre être et avec toute la nature, et que, quand nous en retrouvons quelques traces et quelques étincelles, nous soyons assez éblouis de leur beauté pour que nous négligions de remonter jusqu'à leur véritable source. Cependant, l'or que nous ramassons dans quelques fleuves ne s'engendre point dans leurs eaux ; il faut porter nos pas jusqu'à la mine pour découvrir le vrai foyer de sa formation. Ainsi je présume toujours que toutes les opérations de notre esprit que l'auteur présente se sont passées aussi dans l'éducation supérieure et primitive de l'homme comme il les fait se passer dans l'éducation inférieure, et que même elles ont pu s'y passer avec plus de rapidité et plus d'avantages pour nous que quand elles n'ont lieu que dans notre éducation inférieure, comme on le voit dans l'exemple de nos familles civilisées comparées aux familles sauvages ; ce qui sauverait cette longueur incommensurable de temps qu'il faudrait pour avoir amené l'espèce humaine au point où nous la voyons, longueur qui, malgré toute l'adresse de l'auteur à défendre sa cause, fatigue et embarrasse l'esprit des penseurs et par conséquent le sien même.

Je vois donc dans cette éducation supérieure tout ce qu'il voit dans l'autre et surtout les délices de cette réminiscence qu'il n'a fait qu'indiquer dans sa note précieuse de la page 37. J'y vois la formation de toutes nos notions générales et particulières ; j'y vois la même liaison entre nos signes et nos idées et *combien l'étude de nos langues dépend de l'étude de notre entendement* (page 41) ; j'y vois la production de toutes nos idées complexes de tout genre, le jeu de toutes nos facultés, etc., puisque dans l'une et l'autre de ces deux éducations telle est la marche de notre esprit, à la lenteur près que nous sentons pouvoir être réduite puisque nous en avons l'exemple sous les yeux. Je n'y vois pas seulement ce signe conventionnel annoncé au haut de la page 44 comme devant renfermer tous les signes précédents pour abréger ; ou au moins, s'il s'y trouve, comme je n'en doute pas, il a fallu que ce soit le maître qui l'ait donné à l'élève. Car, pour que l'élève eût pu le donner à son camarade en l'avertissant de son intention, comme l'auteur le dit, il faudrait qu'il eût été plus avancé que je ne présume qu'il puisse le devenir dans l'éducation inférieure ; et les langues une fois formées ont bien pu servir à des conventions, mais jamais les conventions de l'homme n'ont formé de langues. On en doit dire autant des nombres qui répondent à ce signe conventionnel donné nécessairement par le maître à l'élève, car, dans cette éducation supérieure comme dans l'éducation inférieure, un nombre rassemble et exprime toutes les valeurs ou propriétés qui le précèdent. Il y a eu aussi une différence entre ces deux éducations. Il a fallu, selon l'auteur (page 48), *les signes arbitraires ou les langues articulées et l'écriture pour transmettre l'héritage.* On ne peut pas se dispenser de substituer le mot de *signes fixes,* au moins dans l'intelligence, au mot *signes arbitraires,* qui n'ont pas de place dans l'éducation supérieure. Quant aux sourds et muets ils ne peuvent se présenter (page 48) en faisant parallèle avec les premiers hommes, à moins qu'on ne regarde ces premiers hommes comme dégradés, puisqu'en effet un sourd et muet est un être dégradé de nature. L'auteur donne beau jeu à mon système en disant dans la page suivante que le sourd et muet ne peut

de lui-même obtenir les idées abstraites (de Divinité) et en le plaçant précisément dans l'état de l'homme qui commença à communiquer avec ses semblables. Car les sourds et muets qu'on mettrait seuls ensemble n'avanceraient guère leurs connaissances, quoiqu'ils les avançassent davantage que s'ils étaient absolument isolés chacun séparément.

J'en dis autant des hommes de l'origine ; et voilà pourquoi je plaide la cause d'une éducation supérieure qui, dans son genre, a dû faire sur l'espèce humaine ce que nos célèbres instituteurs de sourds et muets ont fait à l'avantage de ces malheureux. Pour l'histoire de nos idées que l'auteur désire (page 53), il la croit, ce me semble, trop facile, en s'appuyant trop aisément sur l'histoire des animaux et des moindres insectes qu'il se persuade qu'on nous a donnée. Je me persuade au contraire que nous sommes aussi avancés sur notre propre histoire que sur la leur et autant sur la leur que sur la nôtre, malgré les nombreux volumes qui en sont remplis ; voilà pourquoi j'engage toujours à rechercher les débris de l'éducation supérieure. La route que l'auteur trace pour parvenir à la connaissance de notre esprit, quoiqu'elle soit très sage et très méthodique, embrasserait un espace de temps si vaste que par cela seul elle ne peut pas être la véritable, attendu qu'elle ne s'occuperait que de l'espèce et laisserait périr l'individu avant qu'il pût atteindre au but.

Pages 55-73. 3[e] section. Plus l'auteur avance dans le développement de son système, moins il me reste de réflexions à faire parce que, les nouveaux pas qu'il fait étant du même genre que ceux par où il a débuté et mes observations précédentes ayant exposé mes principes fondamentaux sur la base qu'il a supposée, mes nouvelles idées sont pressenties d'avance et je n'aurais, pour ainsi dire, que des répétitions à présenter. Je lui accorderai donc sans difficulté que la formation des idées étant achevée, comme il le présume, il ne reste plus qu'à en jouir et à accommoder de notre mieux l'usage de nos signes avec l'usage de nos idées pour que notre esprit remplisse aussi bien que possible l'objet de son existence. Je lui accorderai que deux grandes facultés qui sont en nous, savoir l'attention et l'imagination, peuvent nous être grandement utiles dans ce travail, et qu'ainsi ces deux facultés demandent d'être employées par nous avec beaucoup de soin. Je lui accorderai avec plaisir toutes les charmantes observations qu'il fait sur les langues, sujet qui demanderait à lui seul un travail à part et que l'auteur a eu raison de ne traiter que comme accessoire et comme en passant. Mais, malgré toutes ces adhésions de ma part, je ne puis abandonner non plus de mon côté la route que j'ai adoptée dans les remarques antérieures ; et je persisterai à dire à l'auteur que tous ces phénomènes qu'il développe avec sagacité se seraient trouvés aussi dans ce que j'ai appelé l'éducation supérieure ; que le rapport des signes avec les idées y aurait existé d'une manière plus positive et plus sûre encore que dans la langue primitive qu'il essaye de faire sortir de nos propres moyens aidés par les circonstances ; que le sentiment du *moi*, se trouvant là comme ici enseveli dans un profond sommeil, aurait eu également besoin d'être réveillé par les objets extérieurs jusqu'à ce que ce *moi* eût pu se connaître assez pour apercevoir l'étendue de ses facultés ; que l'attention surtout lui eût été absolument nécessaire pour

ne pas perdre le fruit des développements qu'il aurait reçus ; que cette éducation supérieure étant [aussi] au-dessus de l'éducation inférieure que celle des professeurs des différentes sciences est au-dessus de celle que les simples écoliers ignorants pourraient se procurer entre eux, les moyens que cette éducation supérieure aurait fournis pour fixer l'attention de l'élève auraient eu une puissance proportionnée et qu'ainsi l'attention aurait eu bien plus de quoi se fixer qu'en ne lui offrant pour appui que les fragiles étais de notre industrie et de nos signes d'institution ; car on ne me refusera pas sans doute qu'on n'ait probablement beaucoup trop réduit le domaine de notre attention en ne la fixant ici que sur nos signes conventionnels et en faisant de cette surveillance sur les signes que nous émettons et que nous recevons le principal objet de notre étude. Si l'homme, avant de savoir que faire de son existence, devait attendre qu'il eût établi des signes de son invention, et qu'ensuite il n'eût eu d'autre œuvre ni d'autre guide à se proposer que l'examen continuel de ces mêmes signes, il serait un être absolument à part dans la nature, puisque tous les autres êtres ont leurs signes naturels à eux et que c'est sur le commerce réciproque et sur le discernement de tous ces signes naturels qu'est fondée la vie et l'occupation de toutes les créatures, chacune selon sa classe et son espèce. Bien plus, s'il était vrai qu'il eût reçu l'existence pour un emploi plus actif et plus vaste, il demeurerait par là exposé à tous les dangers de sa situation et finirait sûrement par en être la victime avant d'avoir atteint les premiers degrés de son éducation factice et fausse, qui, plus elle lui prendrait de temps et de soins, plus elle l'éloignerait de son but. Supposez deux voyageurs qui se trouveraient dans une forêt ou un désert où ils se trouveraient environnés de lions voraces et d'autres bêtes féroces ; supposez qu'au milieu du péril éminent qui les menace, on leur dît qu'il faut étudier respectivement les signes et les mots de leur langue ; supposez qu'ils concentrent dans cet examen toute leur attention et vous verrez bientôt ce qui leur arrivera avant même qu'ils aient peut-être examiné la première phrase. Je ne dis point affirmativement que telle est la position des hommes renfermés dans l'éducation inférieure de l'auteur ; mais je dis qu'il aurait dû s'assurer positivement que cette position n'est pas ainsi, avant de nous réduire aux simples ressources qu'il nous offre. Je dis que, dans l'éducation supérieure, les moyens de fixer notre attention se seraient étendus jusqu'à ne nous laisser aucun doute sur ce point ; je dis que si l'éducation inférieure ne connaît ni cette position ni ces moyens, comme cela est très probable, elle n'est plus qu'une ingénieuse conjecture, elle n'est plus de mise qu'autant qu'il serait vrai que l'homme ne serait venu dans ce monde que pour apprendre à causer et à faire des livres. Or, d'après tout ce que j'ai exposé précédemment sur les signes naturels de tous les êtres et sur l'éducation supérieure, il y a lieu de présumer qu'il a reçu l'être pour une destination plus étendue.

Après avoir reconnu avec l'auteur la nécessité de soigner notre attention, je reconnaîtrai aussi celle de soigner notre imagination. L'imagination est censée avoir pour emploi de fournir des aliments à l'attention ; l'attention a pour emploi d'avertir l'imagination et de l'empêcher de s'égarer. Mais je trouverai toujours la même difficulté à

remplir ces diverses fonctions d'une manière sûre en n'employant que nos signes d'institution et nos langues composites, parce que d'un côté l'imagination pourra ne présenter à l'attention que des objets vagues, et de l'autre l'attention pourra ne présenter à l'imagination que des incertains, arbitraires et sans valeur fixe. Malgré toute la perfection que l'auteur attribue à ce premier langage qu'il fait naître de la combinaison humaine, il y a lieu de croire que cette perfection a souvent été en défaut et que ce langage primitif a assez dégénéré pour que le double inconvénient que je viens de remarquer s'y soit fréquemment offert. L'aveu que l'auteur en fait lui-même dans le premier alinéa de la page 65 vient à l'appui de ma conjecture. Il y est dit que *les langues en passant des hommes qui les fondèrent aux générations successives perdirent plus ou moins les traits de leur configuration primitive... Les changements qui y furent apportés n'eurent point de motif... les mots (selon Gebelin) n'eurent plus pour raison que l'arbitraire... les étymologistes ne cherchèrent plus les rapports de ces mots avec la langue de la nature.*

Je renvoie, par rapport à cette altération, au premier alinéa, page 5, de mes remarques, où on a dû voir que cette altération même infirmait le principe de la formation de cette prétendue langue primitive. Ainsi, je prétends bien avec l'auteur que cette langue de la nature a existé et que nous l'avons perdue, mais que c'est précisément parce qu'elle était la langue de la nature qu'elle n'était pas de notre composition. Je prétends en outre que, si elle avait été de notre composition, ce n'eût point été le défaut de notre attention et de notre imagination qui nous l'aurait fait perdre, mais bien l'impuissance des éléments dont elle avait été composée et qui n'auraient pas rendu à notre esprit toute la substance dont il a besoin. Je prétends enfin que si nous sommes dans un si grand dénuement par rapport à la vraie langue de la nature que nous n'avons point faite, ce ne peut être que parce que nous avons détourné et que nous détournons tous les jours notre attention et notre imagination des signes que cette langue doit renfermer et qui, seuls, peuvent fournir des moyens de fixité et des aliments solides à nos facultés. Il n'y a que cette langue vraie qui puisse faire sortir *la conscience... du silence presque absolu où elle était demeurée jusqu'alors*, selon le beau passage de l'auteur page 58, *et lui révéler des choses ignorées de nous, quoique nous en fussions le théâtre.* Comment, en effet, l'auteur appliquerait-il de tels principes à des ressources aussi défectueuses que celles qui ne seraient que de notre invention, surtout ayant dit (page 46) qu'avec les signes nous ne créons vraiment rien qui soit nouveau en soi ? Car ce ne serait point assez à une langue de ne rien créer de nouveau en soi, il faudrait qu'elle pût nous montrer tout entières les choses existantes. Or, si ces choses sont ignorées de nous, si nous ne savons comment est construite l'enceinte qui les renferme, comment nous y prendrions-nous pour fabriquer une clef qui pût nous y donner entrée ? Aussi ne puis-je m'empêcher de sentir de plus en plus la nécessité d'une éducation supérieure qui soit continue et en permanence, et je suis persuadé même que l'auteur, malgré la trop courte étendue de ses bases par rapport à la vaste étendue de son objet, a approché quelquefois de très près le pays où cette éducation supérieure est en exercice et qu'il a reçu plusieurs reflets de la lumière qu'elle propage sans cesse.

Pages 74-95. 4e section. Toujours de fort beaux développements sur les opérations de notre esprit de la part de l'auteur ; de la mienne, toujours persuasion que les moyens que nous aurions créés nous-mêmes seraient insuffisants pour parvenir au but qu'il se propose et qui fait l'objet de ses épreuves. J'approuve par conséquent ce qu'il dit sur nos jugements abstraits, sur la revue qu'il nous faut faire des opérations par lesquelles nos idées se sont formées pour déterminer les éléments qu'on fait entrer dans les groupes que l'on compare, sur ce que nos jugements abstraits ne sont jamais faux en eux-mêmes, quoiqu'ils le puissent être par rapport à d'autres jugements (ce qui m'avait fait assurer depuis bien longtemps que même les fous jugeaient juste dans leur déraison, en ce qu'ils déduisaient toujours une conséquence juste du point d'où ils partaient, mais que le point d'où ils partaient était faux), sur la nécessité que nos jugements soient liés entre eux pour que le raisonnement soit bon, etc. Mais, quand nous arrivons aux signes qui font son principal appui et dont il semble attendre tant de choses, nous ne marchons plus du même pas. Par exemple, la fameuse démonstration de Descartes : *tout ce qui est renfermé dans l'idée d'une chose peut être affirmée de cette chose,* lui paraît défectueuse parce que les mots qui y sont employés y changent presque tous de valeur et n'offrent plus en finissant ce qu'ils exprimaient dans le principe (page 79).

1° Descartes n'exclut point par là le départ salutaire que l'auteur conseille sagement de faire de tout ce qui peut se glisser de faux dans nos idées.

2° Dire : *tout ce qui est renfermé dans l'idée d'une chose* n'est pas dire : *tout ce que nous y renfermons,* mais tout ce que nous y trouvons renfermé naturellement par l'inspection nette de la chose.

3° Quand même Descartes aurait abusé de son principe, comme l'auteur le prétend, ce ne serait pas une preuve que le principe fût faux en lui-même et en n'excédant pas ses limites. Or, ce sont ces limites qui, pour être fixées, demanderaient d'immenses préliminaires. Il faudrait surtout que nous discernassions avec beaucoup de soin les cas où nos idées pourraient représenter des archétypes et le cas où elles pourraient en servir. Pour cela faire, il faudrait bien nous assurer de la réalité ou du chimérique de ces modèles externes dans lesquels nous placerions des attributs, afin d'éviter par là de nous faire créateurs ou de leur refuser ce qui leur appartiendrait ; car il est possible de s'égarer dans les deux sens, c'est-à-dire en moins comme en plus, et l'auteur, qui paraît versé dans la langue algébrique, sait que les valeurs négatives y ont le même poids en sens inverse que les valeurs positives. Mais, malheureusement, la formule qu'il nous faudrait pour résoudre ce problème ne se trouvera pas bien clairement dans nos signes d'institution, car nous n'y trouverions pas même les moyens de le mettre en équation, attendu que ne nous offrant aucune donnée fixe à laquelle nous pussions reporter notre inconnue, notre équation n'aurait qu'un membre. Voilà pourquoi je suis toujours forcé de renvoyer à l'éducation supérieure pour obtenir cette donnée fixe qui doit nous aider à trouver l'inconnue que nous cherchons.

4° Je ne connais point la démonstration de l'idée de Dieu par Descartes ; je ne sais pas non plus quelle idée l'auteur qui la condamne a du mot perfection. Mais voici la mienne que je soumets à son jugement : j'appelle *perfection* le pouvoir qu'a un être de porter à leur accomplissement les plans, les idées, les désirs, ou simplement les propriétés qui sont en lui. Sous ce rapport, la perfection n'est pas l'existence, mais elle la suppose. Car il faut qu'un être soit, avant d'obtenir cette perfection. L'existence ne pourrait être une perfection d'après ce principe qu'autant qu'elle serait le produit de l'être lui-même ou son propre accomplissement ; ce qui était peut-être le sens de Descartes lorsqu'il voulait démontrer l'existence de Dieu, car il ne voyait probablement que ce seul être en qui il trouvât à placer un pareil pouvoir. En effet, tous les autres êtres n'ont qu'une existence qu'ils ne se sont pas donnée ; aussi l'existence pour eux peut bien être un bonheur, mais elle n'est pas une perfection, puisqu'elle n'est pas le produit de leurs propres moyens et de leurs propres pouvoirs. Je sais que cette idée d'un être qui s'est donné et qui se donne continuellement lui-même sa propre existence ne s'introduit pas aisément dans nos conceptions ; aussi nous sentons plutôt que, pour qu'il y ait quelque chose, il faut que cela soit ainsi, que nous ne nous démontrons comment cela peut être. Mais comment nous le démontrerions-nous ? Quoique nous ayons des perfections selon ma définition, et quoique nous existions, nous n'avons cependant pas la perfection de l'existence qui consisterait à nous l'être donnée nous-mêmes, et il n'y aurait que la propriété et l'usage de cette perfection-là qui pourraient nous en donner le secret. Voilà, ce me semble, des moyens conciliateurs qui pourraient nous aider à excuser les méprises qu'on a faites sur ce point et peut-être à les rectifier sans qu'aucune des deux parties eût à se plaindre. Ainsi, quand même les enfants seraient mal instruits par nos langues, comme j'en conviens avec l'auteur, il leur serait toujours possible, avec une attention calme, de corriger les vices de leur mauvais enseignement. Rejetons avec raison, comme l'auteur (page 82), les idées innées toutes, mais, malgré tous les droits de notre esprit sur nos idées, il nous faut absolument la matière première de ces idées et nous ne pouvons la donner. Tenons-nous-en au pouvoir de l'élaborer de notre mieux, car ce pouvoir est suffisant pour que nous n'ayons rien à regretter si nous savons nous en servir. Nous devons même sur cela des remerciements à l'auteur qui, par les réflexions qu'il nous offre et les utiles observations qu'il nous expose sur la marche et les précautions que notre esprit doit prendre, ajoute tant à nos moyens naturels. Mais attendons toujours plus des idées que des signes.

Quant à l'avantage remarquable que l'auteur accorde aux mathématiques sur les autres sciences pour la clarté, je l'ai reconnu également dans mon *Essai sur les signes et les idées* et je crois en avoir donné des raisons admissibles en montrant que leur cercle est plus limité. Je n'en ai pas moins reconnu et je reconnais de nouveau ici avec l'auteur que toutes les sciences devraient être susceptibles d'une démonstration semblable quoiqu'elles ne le soient pas d'une démonstration égale, comme je l'ai dit dans mon essai ; et c'est ici où je différerais d'avec l'auteur qui prétend, par les moyens de ses signes

d'institution et de ses procédés algébriques, introduire dans les questions métaphysiques la solidité des notions mathématiques (page 91). Je crois bien qu'il y a une mathématique pour la métaphysique comme il y en a une pour les objets sensibles qui peuvent se compter et se passer. Mais je crois que ces deux espèces de mathématiques ont des différences fondamentales. Dans la mathématique qui nous est connue et que j'appellerai mathématique inférieure, il faut que nous posions nous-mêmes les données. Dans la mathématique de la métaphysique, que j'appellerai mathématique supérieure, on les pose pour nous ; aussi, on n'a pas besoin d'y faire des suppositions et toutes ses opérations sont appropriées à un but déterminé. Dans la mathématique inférieure on ne connaît réellement que des additions et des soustractions, puisque nos multiplications et nos divisions ne sont que ces deux mêmes règles abrégées et que nos élévations de puissances et nos extractions de racines ne sont également que des multiplications et des soustractions abrégées ; aussi nos logarithmes ne nous seraient jamais parvenus si les choses n'étaient pas ainsi et ils ne font, en simplifiant les opérations, que nous montrer évidemment quel en est le principe. Dans la mathématique supérieure, les données étant vives, toutes les opérations sont de véritables élévations de puissance ou de véritables générations ; aussi nous ne pouvons pas prendre le change et les dénaturer en les assimilant à des opérations mortes. Mon but n'est pas ici d'étendre plus loin le tableau des différences de ces deux espèces de mathématiques et encore moins de prétendre qu'elle n'aient pas autant de clarté l'une que l'autre, chacune selon sa classe ; seulement, je suis persuadé que la mathématique de la métaphysique s'étend plus loin que la mathématique inférieure, sans ôter rien à celle-ci des nombreux privilèges qui lui appartiennent.

Je désirerais aussi par cette raison faire entendre que vouloir introduire la mathématique inférieure dans la région de la métaphysique est premièrement une entreprise inutile puisque cette métaphysique considérée dans ses vrais éléments a sa mathématique à elle, qui lui suffirait si nous la savions mieux étudier ; secondement, que c'est une entreprise hasardée, et qui pourrait n'être pas couronnée de succès, car quel cours pourrait avoir une langue où l'on suppose, dans un pays où on ne suppose point et où tout s'établit et se développe de soi-même ?

Examinons par exemple la question métaphysique sur la durée infinie que l'auteur a voulu soumettre à la mathématique inférieure (page 91).

1° Il commence par ne définir que l'un des deux signes qui font le sujet de la question ; et ce signe qui est *durée* est l'objet de la mathématique inférieure. Il laisse de côté le second signe ou *infini* qui est l'objet de la mathématique supérieure. S'il eût cependant considéré ce second signe avec la mathématique supérieure, il aurait vu que, s'il n'y avait pas quelque chose d'infini et qui eût la *perfection de l'existence* que nous avons remarquée à la page précédente, nous ne pourrions recueillir les notions de rien ; car nous n'en recueillons aucune que par une soustraction que nous faisons des choses partielles d'avec cet infini. C'est ainsi que nous recueillons les heures en les détachant du

temps qui s'écoule toujours en nous fournissant lui-même le moyen de faire nos récoltes de durée partielle et de les évaluer selon nos calculs conventionnels.

2° Il définit le mot *durée* par un mot arbitraire qui consigne la question dans un lieu d'arrêt, où sur-le-champ on lui ôte tous ses droits, comme on ôte toutes les armes à un homme que l'on met en prison. Il le définit : *succession d'instants distincts,* où le mot *instants* est pris dans nos notions d'habitude, sans que nous ayons pris soin de l'examiner comme il aurait dû l'être. Car je puis demander à l'auteur s'il n'est pas vrai qu'un instant ait lui-même besoin d'une durée pour être aperçu ; s'il n'est pas vrai que cet instant peut varier dans la durée, puisque nous n'avons encore aucune échelle à laquelle nous puissions rapporter la durée d'un instant. Or, si cet instant que nous admettons vaguement dans notre esprit, peut se diviser en plusieurs autres instants et perdre par là de sa durée, il peut aussi accroître dans le sens opposé et acquérir d'autant en durée ; de sorte que, si d'un côté la raison me montre la possibilité d'une infinité d'instants, elle me montre de l'autre la possibilité d'un instant infini.

3° Il divise cette question en deux : *durée infinie passée ; durée infinie à venir.* Cela est fort bien, après avoir mis la question elle-même à *la question* (passez-moi ce jeu de mots) pour lui faire dire ce qu'elle n'aurait pas dit si elle fut restée libre. Car, si ma raison me montre aussi bien la possibilité d'un instant infini que celle d'une infinité d'instants, cet instant infini ne sera autre chose que la *perfection d'existence* ci-dessus, dans laquelle il ne peut rien avoir de passé puisque rien n'y finit et dans laquelle il ne peut, non plus, y avoir rien d'avenir puisque rien n'y commence. Je ne pourrais donc plus admettre ni antécédents ni conséquences dans la durée de cette *perfection d'existence.* Par conséquent, toutes les données que l'auteur prend, en composant lui-même les éléments de son problème, tombent toutes seules et la solution qu'il en donne peut bien répondre au cas qu'il suppose sans répondre pour cela à tous les cas possibles.

4° Après avoir dit que la durée est supposée infinie et n'a point de commencement, il observe que l'instant qui vient de finir ne se trouve antécédent à aucun instant de la série. Mais, en admettant que la durée supposée infinie n'a point de commencement, il pouvait dire aussi qu'elle n'a point de fin, qu'elle n'a point de milieu, de quart, de tiers, ni aucune division possible. Lors donc que l'instant de la série que l'auteur a prise ne se trouve antécédent à aucun autre instant de cette série, cela n'empêche pas ce prétendu instant d'être dans son ordre relativement à la durée totale ; car c'est là où il faut le considérer, et alors, si la durée totale n'a ni commencement, ni fin, ni milieu, etc., quel point l'auteur pourra-t-il choisir pour retrancher de la durée totale une série à sa volonté ? Ainsi les N 6-1 et N 5-1 ne prouvent rien, comme ne trouvant point de place dans l'ordre des choses. Je ne vois pas non plus, après les pas qu'il a faits au sujet de la durée infinie passée, pourquoi il s'arrête au sujet de la durée infinie à venir ; car, tout dépendant ici de l'arbitraire puisé dans les lois de la mathématique inférieure, la supposition pour la durée infinie à venir est aussi praticable que pour la durée infinie passée.

Je conclus d'après ces observations sur l'exemple métaphysique en question que, si la mathématique inférieure monte jusqu'à lui, ce n'est qu'en altérant la valeur des choses ; elle voudrait agir là comme sur les vérités de sa classe, dans laquelle elle peut briller avec tant de succès, mais elle ne peut être compétente au tribunal métaphysique et à celui de la mathématique supérieure qui réclamait sans cesse contre ses décisions. La raison la plus sensible qu'on en puisse donner, c'est que la mathématique inférieure veut paralyser tout par son analyse et que la mathématique supérieure vivifie tout par sa synthèse. Ainsi, quoiqu'elles aient chacune une clarté qui leur est propre, il est évident que ce ne peut être une égale clarté. L'une compte toutes les portions de l'être. L'autre veut non seulement les peser dans leur ensemble, mais encore les contempler dans toute l'activité de leur jeu. Voilà pourquoi j'appuie si fort sur la nécessité qu'il y a de leur laisser à chacune leur emploi.

Tout ce que l'auteur dit à la suite de cette question métaphysique sur l'influence des signes, sur le danger des signes figurés, sur les propriétés des signes analogues, sur l'inconvénient des signes qui n'agiraient que sur l'imagination, enfin sur la magie des mots, annonce des vues nettes et très saines comme nombre d'endroits de son ouvrage en sont la preuve. J'avouerai même que j'ai eu beaucoup de plaisir à voir particulièrement qu'il pressentait la magie des mots, quoiqu'il ne semble la pressentir que par les faits de l'histoire et les prodiges de l'éloquence. Mais, toujours fidèle à mes principes, je lui dirai que ce n'est point par les mots de notre composition que nous arriverons à cette merveilleuse magie que les mots renferment. Pour que nous les goûtions réellement, il ne faut pas que nous les inventions. Dans nos théâtres à *machines il y a de la magie pour le spectateur ; il n'y en a point pour* les machinistes.

FIN

LES VERS DORÉS DE PYTHAGORE

PREPARATION

Rends aux Dieux immortels le culte consacré ;
Garde ensuite ta foi : Révère la mémoire
Des héros bienfaiteurs, des Esprits demi-Dieux.

PURIFICATION

Sois bon fils, frère juste, époux tendre et bon père.
Choisis pour ton ami l'ami de la vertu ;
Cède à ses doux conseils, instruis-toi par sa vie,
Et pour un tort léger ne le quitte jamais,
Si tu le peux du moins ; car une loi sévère
Attache la puissance à la nécessité.
Il t'est donné pourtant de combattre et de vaincre
Tes folles passions ; apprends à les dompter.
Sois sobre, actif et chaste ; évite la colère.
En public, en secret ne te permets jamais
Rien de mal ; et surtout respecte-toi toi-même.
Ne parle et n'agis point sans avoir réfléchi.
Sois juste. Souviens-toi qu'un pouvoir invincible
Ordonne de mourir ; que les biens, les honneurs
Facilement acquis sont faciles à perdre.
Et quant aux maux qu'entraîne avec soi le destin
Juge-les ce qu'ils sont : supporte-les et tâche
Autant que tu pourras d'en adoucir les traits.
Les Dieux aux plus cruels n'ont pas livré le sage.
Comme la vérité, l'erreur a ses amants.
Le philosophe approuve ou blâme avec prudence,
Et si l'erreur triomphe, il s'éloigne, il attend.
Ecoute et grave bien dans ton cœur mes paroles ;
Ferme l'œil et l'oreille à la prévention ;
Crains l'exemple d'autrui ; pense d'après toi-même ;
Consulte, délibère et choisis librement.
Laisse les fous agir et sans but et sans cause.
Tu dois dans le présent contempler l'avenir.
Ce que tu ne sais pas, ne prétends point le faire.
Instruis-toi : tout s'accorde à la constance, au temps.
Veille sur ta santé : dispense, avec mesure,
Au corps les aliments, à l'esprit le repos.
Trop ou trop peu de soins sont à fuir ; la critique
A l'un et l'autre excès s'attaque également.
Le luxe et l'avarice ont des suites semblables.
Il faut choisir en tout un milieu juste et bon.
Dès l'instant du réveil, examine avec calme
Ce qu'il te reste à faire, et qu'il faut accomplir.

PERFECTION

Que jamais le sommeil ne ferme ta paupière,
Sans t'être demandé : Qu'ai-je omis ? qu'ai-je fait ?
Si c'est mal, abstiens-toi ; si c'est bien, persévère.
Médite mes conseils, aime-les, suis-les tous,
Aux divines vertus ils sauront te conduire.
J'en jure par Celui qui grave dans nos cœurs
La Tétrade sacrée, immense et pur symbole,
Source de la Nature et modèle des Dieux.
Mais qu'avant tout ton âme, à son devoir fidèle,
Invoque avec ferveur ces Dieux dont les secours
Peuvent seuls achever tes œuvres commencées.
Instruit par eux, alors rien ne t'abusera :
Des êtres différents tu sonderas l'essence ;
Tu connaîtras de tout le principe et la fin.
Tu sauras, si le Ciel le veut, que la Nature,
Semblable en toute chose, est la même en tout lieu ;
En sorte qu'éclairé sur tes droits véritables,
Ton cœur de vains désirs ne se repaîtra plus.
Tu verras que les maux qui dévorent les hommes
Sont le fruit de leur choix ; et que ces malheureux
Cherchent loin d'eux les biens dont ils portent la source.
Peu savent être heureux ; jouets des passions,
Tour à tour ballottés par des vagues contraires,
Sur une mer sans rive, ils roulent aveuglés,
Sans pouvoir résister ni céder à l'orage.
Dieu ! vous les sauveriez en dessillant leurs yeux...
Mais non : c'est aux humains, dont la race est divine,
A discerner l'erreur, à voir la vérité.
La Nature les sert. Toi qui l'as pénétrée,
Homme sage, homme heureux, respire dans le port,
Mais observe mes lois, en t'abstenant des choses
Que ton âme doit craindre, en les distinguant bien :
En laissant sur le corps régner l'intelligence ;
Afin que, t'élevant dans l'Ether radieux,
Au sein des Immortels, tu sois un Dieu toi-même !

Nous avons lu pour vous...

par Serge HUTIN

● KAMALA - JNADA, **Dictionnaire de philosophie alchimique.** Editions Roger Caro, « Les Angelots », Chemin de la Madrague, 83 - St-Cyr-sur-Mer. Prix : 30,00.

● Roger CARO, **Pléiade alchimique. Sept documents inédits sur le Grand Œuvre par les Maîtres d'Ajunta, suivis de deux essais sur la Pierre Philosophale.** Editions Roger Caro (« Les Angelots », Chemin de la Madrague, 83 - Saint-Cyr-sur-Mer). Prix : 60,00 - franco 62,10.

Pour nombre de rationalistes actuels, le fait non pas simplement de s'intéresser aux vieux documents hermétiques mais de pratiquer effectivement l'alchimie opérative, semble certes aussi fantastique et démodé que le seraient, par exemple, des tentatives pour former encore des compagnies d'arbalétriers dans une armée moderne ! Pourtant, l'existence d'alchimistes **œuvrant** à l'époque contemporaine ne fait aucun doute ; et même, il ne serait pas absurde de penser à un véritable regain de ces activités, naguère « maudites », à l'époque actuelle. Il est vrai que, compte tenu de la différence radicale qui sépare les méthodes de l'alchimie traditionnelle et celles de la physique nucléaire contemporaine, l'idée même de l'unité de la matière et de la possibilité des transmutations est uniformément admise de nos jours. Pourtant, les opérations matérielles ne sont qu'un seul parmi les divers aspects du Grand Œuvre alchimique : n'oublions pas la coexistence du **laboratoire** et de l'**oratoire,** des manipulations matérielles et des mutations psychiques et spirituelles.

Il existe dans l'Inde, à Ajunta, un Temple alchimique, où d'authentiques adeptes perpétuent les connaissances hermétiques. C'est ce qui se révèle à nous par le très précieux **Dictionnaire de philosophie alchimique** publié par l'un de ces alchimistes. Nous en conseillons très vivement la lecture et le constant usage car, sous un volume réduit, cet ouvrage de référence incorpore tout un trésor de notions et de faits, dont la connaissance précise s'avère indispensable à tous ceux qui — à des titres divers — s'intéressent à l'alchimie. Non seulement la suite des opérations est très clairement expliquée, mais l'illustration, particulièrement abondante et soignée, comporte des photographies en couleurs des métamorphoses qui se produisent dans l'œuf philosophique. Quant aux aspects psychiques et spirituels de l'alchimie, l'auteur s'est particulièrement attaché à les mettre en valeur. Toutes les conséquences de l'adeptat (réintégration de l'être humain dans ses privilèges glorieux) se trouvent fort bien expliquées.

En France, les sages d'Ajunta comptent un fidèle disciple : Roger Caro, qui vient de publier une très remarquable **Pleiade alchimique,** réunissant divers textes du plus haut intérêt — dont les uns sont de Caro lui-même, les autres de quelques-uns de ses instructeurs. Une première lecture, même rapide, de cet attachant ouvrage permettra au lecteur spécialisé de se rendre compte qu'il ne s'agit pas du tout de fantaisies ou de créations arbitraires, mais de révélations vraiment précises et directes des hauts secrets alchimiques. Tour à tour, nous sommes conduits à travers les opérations successives du Grand Œuvre, sur les divers registres où elles doivent être envisa-

gées ; nous apprenons quels sont les buts que se fixent les alchimistes actuels, buts totalement identiques à ceux de leurs devanciers des époques lointaines ; et on n'omettra pas de mentionner un court mais splendide chapitre sur le symbolisme alchimique de la Messe, ainsi que sur la manière dont la Bible peut être décryptée hermétiquement. Bref, une publication d'un très grand intérêt, tant pour le profane curieux (car l'ouvrage est d'une lecture facile) que pour le spécialiste.

Notre ami Roger Caro mérite les plus grandes félicitations.

Quels sont ces mystérieux sages du Temple alchimique d'Ajunta, détenteurs — apparemment — des plus hauts secrets ? On penserait volontiers (puisque, vivant dans l'Inde, ils semblent néanmoins se rattacher à la tradition christique, à ces moines et religieuses au manteau bleu, issus des Rose-Croix, et dont parlait Gustav Meyrink dans **Le Visage vert** (Traduction française en dépôt aux Editions Aryana, 12, rue des Quatre-Vents, Paris 75) sous le nom de « **Paradas** ». Roger Caro nous répondra-t-il à ce sujet ?

● Martin RULAND, **Lexicon Alchemiæ.** Verlag Georg OLMS (D-32 Hildesheim, Allemagne). Un fort volume relié de 487 pages.

Il faut remercier l'éditeur allemand Georg Olms d'avoir réalisé cette fort belle édition photocopique d'un ouvrage publié à Francfort en 1612 par un alchimiste qui était sans doute membre de la Fraternité de la Rose-Croix. A tous les historiens de l'alchimie, ce vieil ouvrage rendra d'indispensables services : on y trouve l'équivalence précise du vocabulaire hermétique (corps, opérations, etc.) en latin et en allemand.

● Raymond de BECKER, **Bilan de la psychologie des profondeurs.** Encyclopédie « Planète », 1968. Un volume relié de 254 pages.

Toujours impeccablement présenté (comme tous ses prédécesseurs), ce nouveau volume de l' « Encyclopédie **Planète** » est appelé à toucher un très large public. L'auteur y donne un panorama vraiment très complet de la moderne « psychologie des profondeurs », en partant des premières tentatives d'explorations de l'inconscient pour étudier très en détail la psychanalyse de Freud et ses développements postérieurs, les travaux de Jung et de ses disciples sur l'inconscient collectif, l'anthropologie structurelle de Lévi-Strauss, etc. L'auteur n'a pas négligé, ce en quoi il mérite toutes nos félicitations, de montrer la manière dont d'antiques systèmes (l'alchimie, le « magnétisme animal », etc.) ont directeemnt anticipé, mais dans des contextes différents, sur les redécouvertes contemporaines des dynamismes psychiques.

● Dr Marc SÉGAL, **Deux masques pour un naufrage.** Editions Vitiano (20, rue Chauchat, Paris 9e), 1967.

En 110 poèmes, fort beaux et très prenants, l'auteur a su chanter l'éternel paradoxe de l'existence humaine, perpétuellement ballottée entre le rire et les larmes, la joie et les tristesses — tant que l'âme n'aura pas trouvé le fil d'Ariane permettant de sortir du labyrinthe. Ce beau et noble livre touchera de très nombreux lecteurs par sa sincérité, par sa sensibilité aux épreuves et souffrances des êtres. L'auteur n'est-il d'ailleurs pas médecin ?

● Geneviève CORDÉ, **La tige d'Asphodèle ou le plus beau voyage.** Promotion et Edition, 1, rue Lobineau, Paris VIe.

Il est tout-à-fait traditionnel de comparer la vie humaine dans son ensemble à un voyage, et cette image se révèle plus juste encore lorsque nous sommes confrontés à des expériences cruciales de notre vie. Voici un récit, fort bien écrit, qui enchantera bien des lecteurs : l'auteur, dont la belle ferveur spirituelle

affleure à chaque page, met en scène — par les personnages et les situations qu'ils rencontrent, les affrontant ou les assumant — les éternels, les seuls vrais problèmes qui se posent aux êtres vivant dans ce monde physique, mais alors qu'ils possèdent au tréfond d'eux-mêmes la conscience des réalités essentielles, les seules dont la valeur perdure.

● Pierre DURBAN, **Actualité du Catharisme.** Un volume de 224 pages. Diffusion par la Librairie Oberlin (47, rue de Clichy, Paris IXe).

L'auteur de cet ouvrage est l'un des principaux disciples français actuels de C.G. Jung : il s'est donc efforcé d'appliquer les principes de la psychologie des profondeurs à l'interprétation dynamique des images et des mythes dualistes propres au gnosticisme, au manichéisme, au catharisme et à leurs résurgences actuelles. Le Dr Durban connaît fort bien les domaines si complexes qu'il aborde, toujours d'après les documents sûrs ; on ne trouverait guide plus averti et savant pour nous mener à la découverte des racines profondes de l'éternelle gnose dualiste. Désormais, nulle étude sérieuse du catharisme ne pourra ignorer cet excellent livre, œuvre d'un érudit, d'un psychologue, d'un homme de bonne foi aussi, sachant reconnaître sa dette vis-à-vis de ses prédécesseurs dans la recherche cathare. On comprendra mieux les raisons du succès du catharisme dans le Midi de la France : l'auteur fait une magistrale étude de ce grand problème.

● George LANGELAAN, **Les faits maudits.** Préface de Jacques Bergier. Encyclopédie « **Planète** ». Un volume relié, illustré, de 253 pages. Prix : 17 F.

Depuis les ouvrages de Charles Fort (dont le plus célèbre est son **Livre des damnés,** seul traduit en français à ce jour), il n'existait pas de grand répertoire méthodique des faits « maudits ». Il s'agit de faits authentifiés, constatés par des témoins dignes de foi, et qui s'avèrent néanmoins inexplicables d'une manière scientifique, dans l'état actuel de nos connaissances ; d'où leur exclusion provisoire du domaine de la science. Un ouvrage passionnant !

● Cornelius AGRIPPA von NETTESHEIM, **De occulta philosophia.** Otto Reichl Verlag, Remagen (Allemagne), 1967. Prix : 16 DM.

Cette nouvelle édition allemande de l'un des classiques de l'ésotérisme de la Renaissance, est enrichie d'excellents commentaires et notes, par notre ami Willy Schrödter, grand spécialiste du Rosicrucianisme.

● **Atlantis,** revue trimestrielle (30, rue de la Marseillaise, Vincennes 94).

Voici une revue dont tout ésotériste devrait sans nul doute posséder la collection complète et la tenir soigneusement à jour : il s'agit, autour de grands thèmes toujours judicieusement choisis par Jacques d'ARES et son équipe, d'effectuer l'inventaire permanent et vivant de la Tradition, sous ses formes méditerranéennes, occidentales (au sens le plus large du terme).

Signalons la récente série de copieux numéros consacrés à la cyclologie et au décryptage de l'Apocalypse (avec, entre autres, des études serrées de notre talentueux ami Jean Phaure, directeur de la série, auquel on doit tant de redécouvertes traditionnelles), et le numéro consacré au « Philosophe Inconnu » (avec publication d'un texte inédit de Saint-Martin).

Serge HUTIN.

INFORMATIONS

● L'INSTITUT METAPSYCHIQUE INTERNATIONAL : Le but de l'Institut Métapsychique International est l'étude des phénomènes paranormaux, c'est-à-dire aberrants par rapport à la science classique. La discipline appelée Métapsychique dans les pays latins et Parapsychologique dans les pays anglo-saxons et germaniques, se propose de démontrer l'existence de ces phénomènes, en particulier la perception extra-sensorielle qui peut être définie comme la prise de connaissance d'une réalité objective (clairvoyance) ou de l'état mental d'un autre individu (télépathie) en dehors des moyens sensoriels connus ou des voies rationnelles. Parmi les fonctions plus couramment controversées, citons la Psycho-kinésie que l'on peut définir comme étant l'action de la pensée sur des systèmes physiques en évolution. L'Institut fait appel à la collaboration des hommes de science qui désireraient contribuer au développement des recherches métapsychiques. C'est avec reconnaissance qu'il accueille les savants auxquels il offre de participer à ses travaux. Il est aussi à la disposition du public qui peut le consulter sur les questions qui sont de son ressort.

INSTITUT METAPSYCHIQUE INTERNATIONAL - 1, place Wagram, 75 - Paris 17e - Tél. : 924-65-48.

● La Revue ATLANTIS a consacré son N° 245 (mars-avril 1966) à Louis-Claude de SAINT-MARTIN. Nous conseillons vivement aux lecteurs de l'INITIATION de se procurer ce numéro dont le sommaire est le suivant : Jacques d'ARES : Editorial. - Paul LE COUR : Louis-Claude de SAINT-MARTIN, le Philosophe Inconnu. - Louis-Claude de SAINT-MARTIN : Carnet d'un jeune Elu Cohen (présenté par Robert AMADOU). - Raymond CHRISTOFLOUR : Réflexions sur le Carnet. - Pierre TETTONI : La nouvelle Eglise de Mme de Krüdener. - Aperçus en bref sur les livres, les hommes et les idées. - Chronique des revues.

Fondée par le regretté Paul LE COUR la revue *ATLANTIS* a son siège 30, rue de la Marseillaise, 94 - Vincennes - Tél. : 328-31-95 - C.C.P. Atlantis 1159.91. Le Secrétaire général, directeur de la publication est M. Jacques d'ARES.

Le prix du N° 245 est de 4,00 F.

● L'Association ATLANTIS réunit les amis de Paul LE COUR, fondateur de la première Société d'études atlantéennes et de la revue *Atlantis*. Elle constitue un Centre d'étude des traditions occidentales en vue de rechercher, par les voies de l'archéologie scientifique et traditionnelle et par le symbolisme, la Tradition primitive, origine des civilisations, pour permettre une rénovation spirituelle et morale de l'humanité, notamment basée sur un idéal esthétique.

L'Association a pour but de continuer, par tous moyens à sa disposition, l'œuvre créée par Paul LE COUR. Elle entend maintenir et faire connaître la pensée et les idées de Paul LE COUR et de ses émules, par la revue *Atlantis*, bulletin de l'Association, par des conférences, des voyages, des manifestations culturelles et par tous moyens propres à favoriser l'édition ou la réédition d'ouvrages ou manuscrits inédits manifestant les mêmes préoccupations.

● ORDRE MARTINISTE : De nouveaux Groupes viennent d'être créés tant en France qu'aux Etats-Unis et en Grèce.

● Le *Journal Officiel* de la République française a publié, le 13 août 1963, l'annonce suivante au titre des associations créées compte tenu du décret du 16 août 1901 :

« 2 août 1963. Déclaration à la préfecture de police. *Ordre Martiniste.* « But : grouper les disciples du regretté docteur Gérard Encausse

« (« Papus »), créateur de l'Ordre Martiniste en 1891, à Paris, et tous « ceux qui, dans le cadre d'une société initiatique chrétienne placée « sous l'égide de Louis-Claude de Saint-Martin (dit « le philosophe « inconnu ») et de son Maître Martinez de Pascuallis, désirent parfaire « leurs connaissances ésotériques et s'efforcer de mettre en pratique les « enseignements du Christ Jésus. Siège social : 46, boulevard du Mont- « parnasse, Paris. »

● TOMBE DU Dr. GERARD ENCAUSSE (« Papus »), fondateur de l'ORDRE MARTINISTE en 1891 :

Le 25 octobre 1968, il y aura exactement 52 ans que Gérard Encausse (Papus) se sera désincarné. Son enveloppe physique repose au cimetière du Père-Lachaise, dans le caveau de famille

La tombe de Papus est — comme celle du Maître Philippe à Lyon — toujours fleurie.

A la demande de nombreux admirateurs de Papus, nous donnons ci-après quelques indications permettant de trouver facilement cette tombe dans l'immense cimetière du Père-Lachaise :

Descendre au métro « Gambetta » et entrer par la porte « Gambetta » (avenue du Père-Lachaise). Une fois la porte franchie, tourner à gauche et suivre la grande allée. A l'intersection des 89e et 93e divisions, tourner *à droite* et remonter l'allée centrale en comptant 32 tombes (*à main gauche*). Passer entre la 32e tombe (famille Aubert) et la 33e (famille Beauvais), suivre la petite allée et l'on trouvera la tombe de Papus, à *main droite*, à la 38e tombe.

● Bibliographie de L.-C. de SAINT-MARTIN : Nous sommes heureux d'annoncer qu'une BIBLIOGRAPHIE GENERALE DES ECRITS DE LOUIS-CLAUDE DE SAINT-MARTIN vient d'être établie par notre ami Robert Amadou. Ce gros ouvrage doit être soumis à des vérifications avant d'être publié à Paris, par les éditions Michel-J. Minard.

Afin de placer dès maintenant cet instrument de travail à la disposition de tous les amateurs de Saint-Martin, notre frère Claude Tripet, de Genève, en a tiré quelques exemplaires xérocopiés.

Un de ces exemplaires a été déposé à la Bibliothèque nationale (salle des catalogues) ; un autre, à la Bibliothèque de la Sorbonne (salle de bibliographie), où ils sont accessibles aux lecteurs. Un troisième exemplaire a été offert par l'auteur à la Bibliothèque parisienne de l'Ordre Martiniste où les lecteurs peuvent le consulter.

A Genève, Claude Tripet lui-même, à qui les chercheurs suisses peuvent s'adresser, conserve un exemplaire de la bibliographie.

Soulignons que cette BIBLIOGRAPHIE décrit minutieusement toutes les éditions, intégrales et partielles, en français et en langues étrangères des écrits de Saint-Martin, avec indication des cotes. Chemin faisant, le compilateur a égrené les renseignements les plus divers sur la vie, l'œuvre du *Philosophe Inconnu*, ses éditeurs, ses traducteurs, ses commentateurs, ses anthologistes, etc.

● Louis-Claude de SAINT-MARTIN : « DIX PRIERES » précédées de « PRIER AVEC SAINT-MARTIN ».

Il n'est pas rare qu'un Frère ou une Sœur martiniste, soucieux de diriger sa marche spirituelle au plus près des orientations fournies par le *Philosophe Inconnu*, demande sur quelles formules de prières il est, à cette fin, loisible de s'appuyer. Certes, les Frères et les Sœurs martinistes n'ignorent ni le Notre Père, que N.S.J.C. enseigna lui-même aux hommes, ni les Psaumes divinement inspirés ! Mais ils souhaitent prendre leur élan ou soutenir leur progrès par des textes à la fois didactiques et exaltants. Ils aimeraient prier, en somme, comme priait Louis-Claude de Saint-Martin, selon son cœur et selon son intelligence. Or, Louis-Claude de Saint-Martin a composé des prières ; ces prières répondent exactement aux vœux des martinistes, que nous rappelions à

l'instant. Elles instruisent leurs lecteurs de la voie cardiaque, les y engagent et les aident à s'imprégner de ce « magisme » divin, en quoi réside, selon Saint-Martin, l'essence de l'oraison.

Mais ces prières sont quasi inconnues. *L'Initiation* les met aujourd'hui à la disposition de tous les « hommes de désir ».

Une étude liminaire, où la parole appartient le plus souvent au *Philosophe Inconnu* en offre, pour ainsi dire, le mode d'emploi, puisqu'elle aide à « prier avec Saint-Martin ».

Une brochure de 40 pages. L'exemplaire 4,00 F. - franco 4,70 F.

En dépôt aux « Editions Traditionnelles » (A. Villain), 11, quai St-Michel (75) Paris-5e. Tél. : 033-03-32. C.C.P. Paris 568-71.

● Le prochain numéro de *L'Initiation* (n° 4 de 1968) sera un numéro spécial entièrement consacré aux trois lumières du martinisme : Jacob Boehme, Martines de Pasqually, Louis-Claude de Saint-Martin. Sur chacun : esquisse biographique, bibliographie et étude doctrinale. Ce cahier constituera un véritable instrument d'information et de travail, pour mieux définir et maintenir la tradition martiniste, en retournant à ses sources.

● VIENT DE PARAITRE : Louis-Claude de SAINT-MARTIN : « CARNET D'UN JEUNE ELU COHEN », publié pour la première fois, avec un commentaire de Raymond Christoflour. Une brochure de 20 pages: 2,00 F. (Editée par la revue *Atlantis*, 30, rue de la Marseillaise, 94 - Vincennes).

● NOS PEINES : *Ceux qui nous précèdent :* Nous avons le chagrin de faire part du décès de la Sœur Evelyne HEUCLIN (Paris) et des Frères André ADELUS (Paris), Membre du Suprême Conseil de l'Ordre Martiniste, Louis BOUIS (Collège de Marseille), Edgard GILLES (Haïti) et René GRUSSENMEYER (Reims). Nous adressons à leurs familles dans l'affliction l'expression de nos condoléances les plus sincères.

● NOS JOIES : Ont été unis par les liens du mariage notre bien chère Sœur Adrienne SERVENTIE, artiste dramatique, et le capitaine Eugène LOMBARD. La cérémonie civile a eu lieu le 13 juillet 1968 à la mairie du 9e arrondissement à Paris. Tous nos vœux affecteux. — Notre Frère Jean FINDIKIAN a risqué sa vie en se jetant habillé, dans la Seine, pour sauver une désespérée qui était en train de se noyer, à Paris. Que notre Frère reçoive ici les félicitations de tous pour cet acte de courage et ce bel exemple de solidarité humaine.

Philippe ENCAUSSE.

● Notre dépositaire, M. A. André Villain, l'éditeur bien connu des *Etudes traditionnelles* et de maints ouvrages consacrés à l'occultisme et à l'ésotérisme, vient de lancer *l'Astrologue. Nouvelle revue d'astrologie appliquée et d'information (trimestrielle)*. Le nom du rédacteur en chef, M. André Barbault, suffit à garantir l'intérêt et la tenue de cette publication à laquelle on souhaite le succès qu'elle mérite.

A l'occasion de cette nouvelle initiative, félicitons cordialement notre ami, M. A. André Villain pour les efforts si fructueux et parfois si courageux qu'il fournit au service de causes qui, à divers titres, nous sont chères. Et rappelons l'adresse des Editions traditionnelles, qui est celle de *l'Astrologue* 11, quai Saint-Michel, Paris (Ve).

R. A.

BULLETIN D'ABONNEMENT

à retourner rempli et signé à ORDRE MARTINISTE (Revue l'INITIATION)

46, Boulevard du Montparnasse, PARIS (XVᵉ)

Compte Chèques Postaux : PARIS 17 144 83

Veuillez m'inscrire pour un abonnement de un an, à dater du premier numéro de l'année en cours, à

L'Initiation

Je vous remets | en espèces / mandat / chèque | la somme de ....

Abonnement | France .... 15 F
Etranger .... 18 F

Sous pli fermé | France .... 18 F
Etranger .... 20 F

(Rayer les mentions inutiles)

Nom .... *Prénom* ....

Adresse ....

Le .... 196.....

Signature,

Pour l'année 1968 — 1 numéro par trimestre :
Abt. normal ... 15 F — Etranger ...... 18 F
Sous pli fermé :
France .... 18 F — Etranger ...... 20 F

FILIATION DE L'ORDRE MARTINISTE MODERNE

Louis-Claude de SAINT-MARTIN (1743-1803)

↓ ↓

Abbé de LA NOUE (décédé en 1820)

↓

Antoine-Marie HENNEQUIN (décédé en 1840)

↓

Henri de LA TOUCHE (décédé en 1851)



Adolphe DESBAROLLES (décédé en 1880)



Marquise Amélie de BOISSE-MORTEMART (née Amélie de NOUEL de LA TOUCHE)



Augustin CHABOSEAU (décédé en 1946)

(*) D'autres Ordres furent créés postérieurement à la « mort » de PAPUS : 1) Ordre Martiniste et Synarchique (Victor BLANCHARD : 1918). - Ordre Martiniste Traditionnel (A. CHABOSEAU : 1931). - Ordre Martiniste Rectifié (Jules BOUCHER : 1948). - A. CHABOSEAU, V. BLANCHARD et Jules BOUCHER moururent respectivement en 1946, 1953 et 1955.



Jean-Antoine CHAPTAL (décédé en 1832)

↓

Henri DELAAGE (décédé en 1882)



Gérard ENCAUSSE (PAPUS) (décédé en 1916)

(En 1888 Augustin CHABOSEAU et PAPUS se transmirent mutuellement leurs initiations martinistes respectives et créèrent, sur l'initiative de PAPUS, en 1891, l'ORDRE MARTINISTE dont les membres du 1er Suprême Conseil furent : PAPUS, CHABOSEAU, Paul ADAM, BARLET, Maurice BARRES, BURGET, CHAMUEL, Stanislas de GUAITA, LEJAY, MONTIERE, J. PELADAN, SEDIR.

Maurice BARRES et PELADAN furent ensuite remplacés par Marc HAVEN et Victor-Emile MICHELET).



Successeurs de PAPUS à la Présidence de l'ORDRE MARTINISTE (*) :



Charles DETRE (TEDER) (décédé en 1918)



Jean BRICAUD (décédé en 1934)

↓

Constant CHEVILLON (assassiné par la Milice en 1944)



Charles-Henry DUPONT (décédé en octobre 1960)



Philippe ENCAUSSE (fils de PAPUS) auquel Henry DUPONT transmit rituellement et administrativement sa succession en août 1960.